

On va jardiner le monde

Texte long de référence

Charles Monvoisin

Mai 2026

1. Le constat partagé et une question publique

Pendant vingt-cinq ans, j'ai exercé le métier d'horticulteur-paysagiste.

En 2005, vers la fin de mes trois ans de formation, je découvre l'agroécologie de Pierre Rabhi. Sans le savoir à ce moment, j'ai mis le doigt dans un engrenage qui m'a mené jusqu'à l'écriture de ce texte.

De nature curieux et exigeant, et parce que durant ma formation nous n'avions jamais parlé d'autres formes d'agriculture alternative, j'ai exploré en autodidacte la permaculture de Bill Mollison et David Holmgren. Les jardins-forêts de Robert Hart et Martin Crawford. La biodynamie de Rudolf Steiner. La syntropie d'Ernst Götsch. Mais surtout la philosophie de Masanobu Fukuoka. Je n'ai jamais suivi aucune des formations que ces courants proposaient, car j'ai compris assez tôt de quoi il était question. Alwin Seifert, avec son ouvrage « Cultivons notre terre sans poison, ou l'art du compostage », a participé à cela. À chaque fois, j'apprenais beaucoup. À chaque fois, je testais sur le terrain, parfois pendant des années. Et à chaque fois, quelque chose me chiffonnait. Un paramètre qui ne tenait pas. Un angle mort que je n'arrivais pas à nommer.

Je ne cherchais pas la perfection. Je cherchais un système qui réponde sérieusement à la question alimentaire et aux défis de notre temps. Aucun ne le faisait pleinement. Tous avaient leurs forces, et tous avaient leurs limites sérieuses. Et plus j'avancais, plus un fait se dévoilait de plus en plus clairement : notre savoir, le mien, celui de mes enseignants, celui des écoles, est faible devant ce qu'il y a véritablement à comprendre du vivant.

Cette prise de conscience m'a coûté. Je suis passé par une véritable traversée du désert. Toute l'expérience que j'avais accumulée semblait soudainement ne servir à rien ou presque. Aucune des écoles ne tenait debout face à l'ampleur de la tâche qui semblait être la nôtre. Et je ne voyais pas de sortie.

C'est de cette traversée en solitaire qu'a fini par émerger une intuition simple. La clé n'était peut-être pas de trouver le meilleur système. Aucun ne pouvait l'être, car le vivant excède ce qu'une école peut décrire. La clé était ailleurs et c'est un jour tombé comme une évidence. Elle était dans une synergie, l'imitation, à grande échelle, du seul système terrestre durable qui ait vraiment fait ses preuves : la forêt. Et dans l'implication de toute la société civile pour soutenir, récolter et faire circuler ce que ce système produit en abondance sans forcer.

C'est cette intuition qui m'a fait reprendre, dans mon coin, la philosophie de Masanobu Fukuoka comme mètre étalon, pas comme un dogme, mais comme une hypothèse à tester. Et je l'ai testée presque chaque jour, pendant quinze ans, sur une centaine de lieux, du niveau de la mer à mille trois cents mètres d'altitude, dans des climats et des sols très différents, principalement en Suisse, en France et au Portugal.

Le résultat tient en une phrase : produire de la nourriture est une anecdote. Je veux dire, faire en sorte que cette nourriture sorte de terre, existe et se déploie, alors que c'était une graine minuscule ou une plante chétive. Le vrai travail commence à l'étape d'après.

Je suis conscient que cette affirmation peut choquer. Mais depuis quinze ans, je l'observe sur le terrain à chaque fois.

Quand je plante des légumes vivaces, ou je sème à la volée. En plein hiver, dans un engrais vert que le froid achève. Au printemps, des mélanges de plantes potagères annuelles : carotte, laitue, radis, blette, salade asiatique ; ou betterave, fenouil, laitue, radis ; ou encore chou, laitue, aromatiques, arroche, céleri-branche. D'une seule traite, dans un sol vivant, sans recouvrir les graines, hormis avec un paillage parcimonieux.

Le résultat est toujours le même : une quantité incroyable de légumes et de plants, à récolter durant plusieurs mois, à transplanter ailleurs si besoin, à troquer ou à vendre.

Cette technique est applicable sur le plan commercial moyennant quelques réorganisations. Elle peut paraître ubuesque pour bon nombre de paysans ou maraîchers, mais elle possède des atouts qui pourraient en surprendre plus d'un, et que vous découvrirez plus loin.

Une forêt n'est jamais figée dans le temps. Prémisses de son existence, naissance, croissance, maturité, destruction partielle ou totale, disparition, retour. Je m'inspire de ce cycle entier pour jardiner, créer des lieux de vie, aménager, penser mes projets. Pas seulement d'un de ses moments.

Quand on s'inspire des schémas qui opèrent durant le cycle entier d'une forêt, depuis ce qui précède sa naissance jusqu'à ce qui suit sa transformation ou sa disparition, plutôt que le « schéma de pensée » des machines, l'abondance arrive de façon presque invasive. Durant toutes ces années, j'ai expérimenté chez des clients et sur mes propres terrains, pour mon compte, dans un but de recherche, avec toujours cette pensée de Fukuoka en filigrane, « quelle nouvelle tâche pourrais-je désormais confier à la nature, pour ne plus avoir à la faire moi-même ? ». Ce n'est pas une exception. C'est ce qui se passe à chaque fois qu'on applique ce que j'appelle l'horticulture élémentaire, ou l'imitation stricto sensu, de schémas qu'on retrouve dans le cycle entier d'une forêt.

Je ne suis pas le seul à l'avoir expérimenté. Loin de là.

En Suisse où j'ai grandi, Hubert de Kalbermatten mène ce travail depuis 2000 dans le Valais, à Saint-Léonard. Nous nous sommes rencontrés vers ses débuts, lorsque j'ai acquis mon premier vrai grand terrain pour poursuivre mes expérimentations. Permaculteur autodidacte, il a planté l'un des premiers jardins-forêts du pays, aujourd'hui un sanctuaire de biodiversité de plus d'un hectare. Je me souviens bien de ses haies où vous pouviez voir sur quelques mètres carrés des pommes, des poires, des mûres, du raisin et des kiwis pousser et produire ensemble, au même endroit. Un cauchemar pour des machines dans un système productiviste, mais sans nul doute possible, un paradis pour les êtres humains. Je me souviens de ces poignées de graines jetées à la volée sur ses plates-bandes entre deux conversations et comme si de rien n'était, et des tonnes de légumes qui poussaient ensuite les mois suivants. Pas de labour, pas de semis en ligne, pas d'enfouissage, pas d'engrais, pas d'arrosage. Effort : proche de zéro. Récolte : surréaliste. Son apport ne s'arrête pas à ses propres terres. Il a accompagné une quinzaine de réalisations pour des

particuliers, conçu un écoquartier en permaculture urbaine de deux hectares à Sion (mandaté par Steiner Construction), et co-fondé l'institut Méiose avec sa compagne Diane Waber. Sur son site, serre passive, séchoir à semences, atelier de réparation, compostière. Une logique de résilience tenue dans la durée. Sa singularité tient à ceci : il fait le pont entre permaculture rurale, jardin-forêt et aménagements urbains professionnels, dans un contexte valaisan où la permaculture reste mal vue par le monde agricole conventionnel.

Ernst Götsch, agriculteur d'origine suisse né en 1948, installé au Brésil depuis les années 1980, est le père de l'agriculture syntropique, une méthode qui imite le fonctionnement des forêts naturelles en associant de nombreuses espèces complémentaires.

Dans les années 1980, il s'installe sur une ferme dégradée à Bahia, au Brésil. En quelques décennies, il transforme cette terre épuisée en forêt productive luxuriante et fait réapparaître quatorze sources d'eau qui s'étaient tarées.

Il y produit notamment du cacao de haute qualité sans engrais ni pesticides, prouvant qu'on peut régénérer un écosystème tout en restant rentable. Aujourd'hui, il forme des agriculteurs du monde entier et son approche inspire de nombreux projets face au changement climatique et à la dégradation des sols.

En France, Claire Mauquié est une figure originale de la forêt-jardin. D'abord formée en physique-chimie de l'atmosphère, elle bifurque vers la permaculture après des soucis de santé et participe à Taiwan à la création de plusieurs forêts comestibles dans une grande ville.

Sa spécialité : les jardins-forêts dans l'espace public. À Elne, elle transforme en 2023 un parking en forêt nourricière comestible, projet qui essaime en plusieurs jardins citoyens et une pépinière. Lauréate du prix Terre de Femmes 2026 de la Fondation Yves Rocher pour ce travail. Elle accompagne aussi des projets de Nanterre à Cahors, et forme à l'Université de Perpignan.

En Australie, en Nouvelle-Zélande, puis en France et désormais au Portugal, Moreno de Meijere mène depuis dix ans une recherche pratique sur la forêt-jardin en climats variés. C'est en Océanie qu'il a découvert la permaculture, suivi sa formation et fait ses débuts agricoles. Ancien citadin reconverti, il a fondé Aromath Farm avec sa compagne, planté des systèmes nourriciers dans plusieurs climats différents, et développe aujourd'hui un nouveau lieu d'expérimentation au Portugal. J'ai rencontré Moreno et sa compagne et à nouveau, j'ai pu constater par moi-même que lorsqu'on imite la forêt, peu d'énergie permet de produire une grande

abondance rapidement. Son apport spécifique tient autant à sa méthode, démarrer petit, par une seule guildes de plantes, plutôt que se perdre dans des plans complexes, qu'à sa pédagogie accessible, diffusée à un large public sur YouTube, qui a permis à de nombreux praticiens à travers le monde de se mettre en route.

Fabrice Desjours, avec La Forêt Gourmande en Bourgogne, a posé depuis 2010 les bases techniques et pédagogiques des jardins-forêts en climat tempéré. Mille espèces alimentaires, plusieurs milliers de taxons testés, de nombreux projets accompagnés à travers le pays.

Franck Nathié, avec La Forêt Nourricière, mène un travail comparable depuis le début des années 2010, recherche, formation, édition, bureau d'études.

Damien Dekarz, maraîcher agroécologique depuis 2009 et auteur de plusieurs ouvrages dont « La Permaculture au jardin mois par mois » et « La forêt comestible », a mis ce travail à la portée d'un très large public francophone par sa chaîne « Permaculture, agroécologie etc... » suivie par des centaines de milliers de personnes. Sa pédagogie pratique, accessible, sans dogmatisme, a fait passer beaucoup de jardiniers à l'action.

Aux Pays-Bas, Wouter van Eck et Pieter Jansen, qui ont co-fondé le projet en 2009 sur le Voedselbos Ketelbroek, ont transformé une ancienne parcelle de maïs en un système comestible de plus de quatre cents espèces, qui survit aux étés caniculaires et aux pluies extrêmes là où les champs voisins s'effondrent.

En Saxe, la coopérative Permagold conduit ce travail à l'échelle d'une quinzaine d'hectares depuis la fin des années 2010, sous la devise « Agrarwende aus Bürgerhand », la transition agricole par la main des citoyens.

En Géorgie aux États-Unis, Shaome Cooperative installe des forêts comestibles dans les écoles primaires sous l'objectif explicite de faire de la Géorgie le premier État américain à atteindre la sécurité alimentaire par l'éducation et le jardinage.

Falling Fruit cartographie aujourd'hui plus d'un million et demi de points de récolte accessibles dans les villes du monde, du simple arbre fruitier isolé au verger urbain, sans compter d'autres sources alimentaires comme les champignons. Preuve qu'une partie massive de l'abondance existe déjà, simplement non récoltée.

Tous ces praticiens, dans leurs registres propres, font le même constat de fond : le vrai problème n'est pas de faire pousser. C'est de gérer l'invasion de plantes nourricières et productives.

Et c'est ici que je veux poser une question, calmement et publiquement.

Si ce constat est partagé par tous ceux qui ont fait sérieusement le travail et il l'est, alors pourquoi aucun praticien sérieux de l'horticulture imitant les schémas d'une forêt n'a-t-il, à ma connaissance jusqu'ici, formulé et porté, ou cherché à faire connaître publiquement sa conséquence sociétale directe, qu'il faut mobiliser toute la société civile comme acteurs de la chaîne alimentaire, pas seulement comme consommateurs ?

Je n'ai pas la réponse. J'ai mes hypothèses, et je les exposerai plus loin. Mais je préférerais entendre celles des intéressés, en discutant avec les praticiens dont le travail a été déterminant pour celui-ci.

Je pose cette question parce que je crois que la réponse, quelle qu'elle soit, fait partie du travail à faire. Et parce que je crois que ce travail, désormais, ne peut plus se faire dans le silence.

2. Le renversement : produire est facile, soutenir la production et récolter est le vrai travail

Posons-le sans détour.

Pendant des décennies, l'agriculture moderne a organisé l'ensemble de son effort autour d'un postulat : produire est difficile. Tout en découle. La sélection et la manipulation génétique des variétés. Le travail du sol mécanisé. Les engrais de synthèse. Les pesticides. L'irrigation forcée. Les serres chauffées. Les fermes verticales et maintenant les fermes à insectes, les produits carnés de synthèse et l'adoption de plus en plus massive de systèmes d'IA et de gestion par drone et robot. Toute l'ingénierie agronomique du vingtième et du vingt-et-unième siècle repose sur cette idée : pour qu'il y ait de la nourriture en quantité, il faut beaucoup de travail, beaucoup d'énergie, beaucoup de capital.

Ce postulat est faux dans la plupart des contextes où des praticiens ont sérieusement testé l'alternative.

Quand on imite le cycle entier d'une forêt, succession écologique, polyculture étagée, sol travaillé par les racines et les autres êtres vivants faits pour cela, semis spontané, plantes pérennes dominantes, la production se fait, à peu de choses près, toute seule au bout de quelques années. Une Edeneraie n'est pas une forêt sauvage, elle demande une mise en place, des choix d'espèces, des récoltes. Mais elle s'appuie sur les mêmes principes et schémas. La forêt n'a pas besoin de l'humain pour pousser. La nourriture, dans un système qui l'imité, n'a presque plus

besoin de lui non plus pour se produire, mais elle a besoin de lui pour être soutenue, récoltée et être mise en circulation. Laisser un champ ou une ville totalement à l'abandon, cent ans plus tard une forêt se dressera devant vous. C'est ainsi et ce système a quatre cents millions d'années d'entraînement. Nous avons essayé de réinventer la roue, nous avons perdu, le constat est accablant. Ce n'est pas un échec, ce n'est pas une erreur, c'est une expérience. Nous savons désormais ce qu'on peut faire de pire pour construire ce qu'il y a de meilleur.

Le vrai travail dans ce système n'est pas en amont, il est en aval.

Soutenir la production. Récolter. Trier. Transporter. Conserver. Transformer. Distribuer. Faire en sorte que ce qui pousse soit accessible à tout un chacun avant de pourrir. C'est ici que se trouve le goulot d'étranglement réel. Pas dans la production.

Quelques images suffisent pour comprendre. Pendant que les paysans manquent de bras, les salles de fitness des villes sont pleines de gens qui paient pour s'exercer en intérieur. Peu de gens seraient enclins à s'entraîner dans un champ de monoculture. Dans une Edeneraie, peut-être bien, et il serait même rémunéré d'une quelconque manière pour cela. Pendant que les fruits tombent par terre dans les vergers et les jardins de particuliers ou d'entreprises, des camions traversent l'Europe avec des fruits importés. Pendant que les jardins de particuliers, les espaces verts d'entreprises, de villes et de villages restent à environ quatre-vingt-quinze pour cent occupés par des plantes ornementales non comestibles, du moins par des plantes qui sont rarement consommées et que peu de gens consommeraient avec plaisir, la nourriture est achetée en supermarché, sous emballage, à des prix qui ne cessent de grimper.

Ce n'est pas une question de production. C'est une question d'organisation.

Falling Fruit cartographie aujourd'hui plus d'un million et demi de points de récolte accessibles dans les villes du monde, du simple arbre fruitier isolé au verger urbain, toutes déjà productives, toutes déjà disponibles, presque jamais récoltées. Sur Ketelbroek, à titre d'illustration, Wouter van Eck obtient environ trois mille cinq cents euros par hectare en circuit court, sept fois plus que les fermes voisines, avec un travail manuel très réduit. Cette valeur économique repose sur une commercialisation actuelle de niche et ne représente pas le modèle généralisé que je propose. Dans le modèle généralisé, la production ne passe pas majoritairement par le marché. Elle est cueillie, partagée, consommée localement par la société civile elle-même. L'argument de Ketelbroek est ailleurs : il démontre que

l'écosystème produit, et que l'humain qui passe ne fait que soutenir, cueillir et organiser.

Je donne ici quelques exemples concrets, parce que sans eux, l'idée d'abondance reste abstraite.

Un noyer adulte produit entre trente et cent kilos de noix par an, pendant un siècle, parfois beaucoup plus, sans aucune intervention humaine après sa plantation. Un châtaignier en produit autant, souvent davantage, pendant plusieurs siècles. Un seul figuier, un pommier ou un poirier mature en plein soleil donne plus de fruits qu'une famille n'en peut consommer en une saison. Les mûriers, groseilliers, cassissiers, framboisiers, fraisiers, physalis en climat doux, font la même chose une fois installés.

Les légumes vivaces, l'oseille, la rhubarbe, le topinambour, le poireau perpétuel, l'oignon rocambole, l'*Apios americana*, la poire de terre, les asperges, le cardon, l'artichaut, le chou perpétuel pour ne citer qu'eux, reviennent chaque année sans qu'on les replante. Les légumes qui se ressemment seuls, la mâche, la roquette, le persil, la coriandre, l'arroche, la tomate cerise, font la même chose, sans compter bon nombre de légumes annuels courants dans les potagers, moyennant un certain degré d'attention dans les moments clés.

Les plantes sauvages comestibles, l'ortie, le pissenlit, le plantain, le pourpier, l'ail des ours, la berce commune, poussent partout où on les laisse, et nourrissent bien au-delà de ce que la plupart des gens imaginent.

Tout cela existe déjà, partout, avec peu ou aucun effort humain. Ce n'est pas de l'utopie, c'est de la simple observation de ce qui pousse devant nos portes ou autour de chez nous.

Cette inversion change tout.

Dans le modèle ancien, produire est difficile. Il faut peu de gens qui produisent beaucoup, avec beaucoup de moyens, pour nourrir le grand nombre. La logique est concentrée, industrielle, technique. Elle exige des spécialistes, des machines, des capitaux massifs. Elle exclut la société civile de la production alimentaire et la cantonne à la consommation.

Dans le modèle qui émerge, produire est facile, soutenir, récolter et faire circuler est le vrai travail, la logique s'inverse. Il faut beaucoup de gens qui récoltent un peu chacun, sur des sites multiples et proches, pour absorber l'abondance que les systèmes produisent presque seuls. La logique est distribuée, civile, gestuelle. Elle exige peu de capital, peu de machines, peu de spécialisation. Elle réintègre la société civile dans le cycle alimentaire.

Bien entendu, les plantes utiles pour la création, la construction et autres, les médicinales etc., entrent également dans ce potentiel de production.

C'est un renversement complet de la question agricole. Non pas une amélioration du système existant, ni une variante. C'est un autre système, qui repose sur une autre observation de ce que la nature fait lorsqu'on accepte les règles du jeu.

Ce renversement n'est pas une opinion. C'est ce que vingt-cinq ans de terrain m'ont enseigné, et ce que des centaines, voire des milliers d'autres praticiens en Europe et dans le monde observent sur leurs propres terrains d'expérience. La question n'est donc plus de savoir si c'est vrai. La question est : qu'est-ce qu'on fait, collectivement, du fait que c'est vrai ?

C'est l'objet de la section suivante.

3. La conséquence évidente

Si produire est devenu facile et si le vrai travail est de récolter, alors il faut beaucoup de mains pour récolter. Pas un peu plus de mains, beaucoup plus.

Regardons les ordres de grandeur. En France, les chiffres dépendent de ce qu'on compte. On dénombre environ quatre cent mille exploitations agricoles, environ six cent vingt mille personnes employées dans l'agriculture en activité permanente, et jusqu'à 1,8 million de personnes ayant eu au moins un contrat agricole dans l'année si on inclut les saisonniers. Pour près de soixante-neuf millions d'habitants. Quelle que soit la mesure retenue, la proportion d'actifs agricoles dans la population totale est passée d'un humain sur trois il y a un siècle, à un sur cent ou moins aujourd'hui selon le mode de calcul. Cette proportion continue de baisser dans tous les pays européens.

Ce ratio a été subi. Il est la conséquence directe du postulat industriel selon lequel produire est difficile et doit donc être confié à un petit nombre de spécialistes très outillés. Il fonctionne tant que le système industriel tient. Quand il ne tient plus, pénurie de main-d'œuvre saisonnière, hausse des coûts énergétiques, crises climatiques, ruptures logistiques, les conséquences sont brutales. Cela se voit déjà chaque année, partout en Europe.

Et cela se voit aussi à l'échelle mondiale, en ce moment même. Depuis le 28 février 2026, le détroit d'Ormuz, par lequel transite environ vingt pour cent du commerce pétrolier mondial et entre vingt et trente pour cent des engrais azotés selon les sources, est partiellement bloqué. L'Agence

internationale de l'énergie a coordonné la libération de quatre cents millions de barils de réserves stratégiques d'urgence, la plus importante de son histoire. Selon Morgan Stanley, les stocks pétroliers mondiaux ont chuté de plus d'un milliard de barils en deux mois, au rythme le plus rapide jamais enregistré. Les analystes prévoient que les tampons énergétiques pourraient être épuisés avant la réouverture du détroit. Si le blocage se prolonge jusqu'en été, le baril de Brent pourrait dépasser cent trente à cent cinquante dollars. Et la normalisation complète du marché pétrolier n'est pas attendue avant 2027, même si le conflit cessait demain. Les chaînes d'approvisionnement agricole et industrielle, jusque-là invisibles aux yeux du grand public, révèlent leur fragilité structurelle. Un système entier, mondial, qui dépend d'un seul détroit. Cela laisse songeur.

Cette fragilité n'est pas un accident. Elle est la conséquence directe d'un modèle qui a centralisé, optimisé, externalisé sans jamais redonder. Tant qu'aucun goulet d'étranglement ne lâche, tout fonctionne et « coûte peu ». Quand un seul lâche, tout vacille.

À cela s'ajoute un fait démographique français. D'ici dix ans, près de la moitié des paysans français partiront à la retraite. Le taux de renouvellement actuel n'est que de deux installations pour trois départs. En dix ans, la France a déjà perdu cent mille fermes. Les jeunes générations ne se précipitent pas pour reprendre des exploitations dont les conditions de travail et de rémunération restent décourageantes.

Avec l'arrivée des robots, des drones et de l'intelligence artificielle, un modèle agricole qui a imité le « schéma de pensée » des machines et organisé les paysages en conséquence pendant soixante-quinze ans est, par construction, un modèle prêt à être possédé par des machines autonomes. Au risque d'en froisser certains, mais il est important que la majorité des gens en ait conscience, l'agriculture biologique, le maraîchage sur sol vivant et toutes les formes d'agriculture qui imitent dans leur déploiement ce « schéma de pensée » des machines, est, dans ces conditions, dangereux de fait. Comprendra qui voudra. Nous reviendrons sur cette voie plus loin, parce qu'elle est en cours de déploiement à très grande échelle dans certaines régions du monde.

Le choix qui se présente est donc simple à formuler. Soit les êtres humains reprennent la main sur leur alimentation, en organisant la mobilisation civile que je décris ici, ou une autre. Soit ils acceptent que cette alimentation, dans dix ou vingt ans, soit produite, contrôlée et possédée par un petit nombre d'acteurs disposant des machines, des terres et des algorithmes. À ma connaissance, il n'y a pas de troisième voie. Le moment où nous nous tenons est probablement le dernier où ce choix est encore ouvert.

Si le vrai travail est de récolter, et si les systèmes nourriciers que je décris produisent quasi seuls une abondance presque invasive, alors la conclusion est simple : il faudrait des millions de mains.

Pas nécessairement des millions de mains professionnelles. Des millions de mains tout court. Celles de la société civile tout entière.

Cela ne veut pas dire que tout le monde devient agriculteur. Cela veut dire que tout le monde, à un degré ou à un autre, redevient acteur de la chaîne alimentaire, comme tout le monde, à un degré ou à un autre, parle une langue, lit, écrit, compte, ou utilise le code de la route. Les paysans restent les piliers du système. Ils gardent leur rôle, leur expertise, leurs terres. Ce sont eux qui pensent les rotations céréalières, qui maintiennent les variétés, qui transmettent les gestes fondamentaux. Mais ils ne peuvent plus, et ils n'ont plus à porter seuls, la charge d'une circulation alimentaire à l'échelle d'un pays.

Autour des paysans, ce sont des millions de récolteurs occasionnels, de cueilleurs urbains, de jardiniers ordinaires, de glaneurs, qui font le reste. Pas par devoir militant, par habitude installée, par geste devenu banal, par formation reçue à l'école comme on reçoit la lecture ou le calcul.

C'est une sorte de société de chasseurs-cueilleurs modernes. Certains y voient un retour en arrière, alors que ce n'est qu'une réorganisation. Cela se produit régulièrement en société, bien souvent cela est subi, aujourd'hui, cela pourrait être encore consenti.

La nature produit. Les paysans pilotent. La société civile soutient, entretient, récolte et fait circuler. Les outils contemporains, applications, cartographies partagées, logistique distribuée, rendent enfin techniquement possible ce qui ne l'était pas il y a trente ans.

Voilà la conséquence directe du constat partagé selon moi par tous les praticiens sérieux. Elle n'est ni utopique, ni radicale. Elle est arithmétique. Si l'abondance est là et elle est là, il faut des mains pour la prendre.

Cette conséquence, dans les termes précis où je la formule ici, à partir de l'expérience des praticiens qui imitent les schémas présents dans le cycle entier d'une forêt, n'a à ma connaissance pas encore été énoncée publiquement. D'autres mouvements et penseurs ont posé des fragments proches dans des contextes très différents : les Victory Gardens européens et américains pendant les guerres mondiales, l'agriculture urbaine cubaine après l'effondrement de 1991, le mouvement britannique Incredible Edible depuis 2008, les Transition Towns dans plusieurs pays, le Zero Budget Natural Farming pratiqué aujourd'hui par plusieurs centaines

de milliers à plusieurs millions de paysans en Inde sous l'impulsion de Subhash Palekar, le travail de Vandana Shiva sur la souveraineté semencière, celui d'Olivier De Schutter à l'ONU sur le droit à l'alimentation, celui de Stefano Mancuso sur l'intelligence des plantes. Je n'ai lu en profondeur aucun de ces auteurs, et je ne prétends pas le faire ici. Je les nomme parce qu'ils ont chacun, à leur manière, ouvert un fragment du chemin. Mais aucun, à ma connaissance, ne tient ensemble les six éléments que je propose ici : l'imitation du cycle entier d'une forêt, le renversement explicite produire facile et récolter difficile, l'implication de toute la société civile, l'analogie avec la langue maternelle, les paysans comme partenaires-piliers, et un cadre conceptuel unifié. C'est pour cela que j'écris. Je ne crois pas être le seul à avoir vu certains de ces éléments. Je crois même que beaucoup les ont vus avant moi. Mais à un moment, il faut bien que quelqu'un les tienne ensemble publiquement.

4. Connaître le vivant demande la multitude

Jusqu'ici, j'ai justifié la mobilisation civile par un argument arithmétique : si l'abondance est là, il faut des mains pour la prendre. C'est déjà suffisant. Mais ce n'est pas la seule raison. Il y en a une autre, qui m'est venue progressivement au fil des quinze dernières années, et que je veux poser ici.

Le vivant est trop vaste pour être connu par quelques-uns.

Quand on cultive sérieusement pendant dix ou vingt ans, en imitant les schémas élémentaires d'une forêt naissante, on fait une expérience étrange et répétée : on croit avoir compris quelque chose, et puis le vivant déjoue cette compréhension. On pense connaître une plante, une association, une réaction du sol, être habitué à un phénomène, et l'année suivante, dans un sol presque identique, le résultat est différent. Une plante produit alors qu'elle n'est pas censée le faire car les conditions ne sont théoriquement pas réunies, ou l'inverse. Une maladie disparaît sans raison ni intervention, ou une plante produit même malade, elle semble accepter la maladie et vivre avec. Les exemples sont innombrables où la nature semble nous glisser entre les mains lorsqu'on tente de la saisir.

Ce n'est pas un défaut de la connaissance. C'est une caractéristique du vivant. Tant d'espèces, tant d'interactions, tant de variations locales, aucune équipe, aucun institut, aucun chercheur ne peut prétendre en avoir une vision suffisante. Ce n'est pas une question de moyens. C'est une question de nature.

Les peuples premiers, qui vivent encore aujourd'hui dans une relation directe au vivant, ont peut-être compris cela depuis longtemps, sans en faire une théorie, en le pratiquant. Chez eux, chacun semble impliqué : certains connaissent les poissons, d'autres les oiseaux, d'autres les plantes médicinales, d'autres les sols, d'autres les saisons, d'autres un peu tout à la fois. Le savoir est distribué dans le groupe, partagé quotidiennement, réajusté en permanence. C'est ainsi que par la diffusion, ils tiennent une connaissance fonctionnelle de leur milieu.

Cette manière de connaître n'est pas archaïque. Elle est adaptée à l'objet. Elle est probablement la seule qui le soit vraiment.

Le laboratoire ne suffit pas.

La science agronomique moderne fonctionne sur le modèle inverse : un petit nombre de chercheurs, dans des conditions contrôlées, étudient des variables isolées. Ce modèle a produit des résultats utiles, et il continuera d'en produire. Mais il a une limite structurelle : on ne peut pas reproduire en laboratoire les conditions réelles d'un vivant cultivé. Trop de variables, trop de contextes, trop d'interactions. Les résultats du labo sont valables dans le labo. Ils tiennent rarement à l'identique sur le terrain.

Le seul vrai protocole scientifique de l'horticulture vivante, c'est des milliers de praticiens dans des milliers de contextes différents qui essaient les mêmes fondamentaux et qui comparent leurs résultats. Distribué, lent, robuste, fondamentalement collectif. Pas brevetable. Pas appropriable. N'enrichissant personne directement. Mais c'est lui qui produit les connaissances qui tiennent.

Ce que les peuples premiers font depuis toujours, et ce que la société industrielle a oublié de faire, est précisément ce qu'il faudrait peut-être faire à nouveau, à grande échelle, avec les outils contemporains.

Les enfants y sont particulièrement bien disposés.

Ils observent avant de classer, questionnent sans présupposé, voient ce que les adultes ont appris à ne plus voir. Et il faut le dire sans détour : les enfants et adolescents entre huit et dix-huit ans disposent d'une capacité d'apprendre, d'une réserve d'énergie, de curiosité et de créativité que la société peine aujourd'hui à canaliser. Beaucoup de parents cherchent par tous les moyens à les fatiguer avant qu'ils ne rentrent à la maison. Le sport, les écrans, les activités encadrées sont autant de tentatives pour absorber cette énergie sans la valoriser pour la plupart.

Une école qui ferait participer ces enfants et adolescents à l'installation, à l'entretien et au développement d'environnements nourriciers urbains ou

périurbains, ouvrirait une synergie remarquable. Ils y apprendraient la biologie, la physique, la chimie, les mathématiques appliquées, la géographie, l'histoire, l'économie, le travail collectif, la patience, la transmission. Tout cela dans un même mouvement, par le faire plutôt que par le livre seul. Et ils y trouveraient un débouché à leur énergie qui produit. C'est ainsi que se construisent, depuis toujours, les fondamentaux qui tiennent.

Une intuition, pour finir.

J'observe, depuis quinze ans, ce que je décrirais comme un schéma observable qui se comporte comme si le vivant appelait à la participation. Je ne dis pas que la nature ait une intention. Je dis que tout se passe, dans ce que j'observe, comme si elle en avait une. Je pourrais écrire un livre entier sur ces observations.

Je formule cela comme une intuition, pas comme une démonstration. Je n'ai pas les outils pour la démontrer, et il est probable que personne ne les ait. Mais elle correspond à ce que j'observe, à ce que d'autres praticiens m'ont raconté, et à ce que les peuples premiers semblent avoir compris depuis longtemps. Si elle est juste, alors la mobilisation civile autour du vivant n'est pas seulement souhaitable pour des raisons pratiques. Elle est dans l'ordre des choses.

Et si elle s'engage, les découvertes à venir seront sans précédent. Non pas parce qu'on aura inventé quelque chose de nouveau, mais parce qu'on aura enfin distribué l'observation à l'échelle de l'objet observé. Connaissances sur les plantes, sur les animaux, sur les champignons, sur les sols, sur les interactions, sur les techniques qui imitent le vivant, sur les usages possibles de matières que personne n'a encore identifiées. Tout cela attend d'être observé, partagé, comparé, loin des brevets, dans des conversations quotidiennes entre millions de praticiens.

C'est cela aussi qui se joue.

5. L'analogie de la langue maternelle

Avant d'aller plus loin, un parallèle scientifique mérite d'être posé. En 1982, le chercheur japonais Ichiro Aoki a publié un travail sur le mouvement des bancs de poissons, ces nuages vivants qui forment dans l'océan ce qu'on appelle des « boules d'appât », ces sphères mouvantes de milliers de sardines ou d'anchois qui se contractent et s'étirent comme un seul corps face aux prédateurs. Avant lui, des scientifiques sérieux avaient suggéré que ces animaux devaient avoir des pouvoirs presque psychiques

pour se coordonner ainsi. Aoki a démontré que c'était beaucoup plus simple. Cinq ans plus tard, en 1987, l'informaticien américain Craig Reynolds a confirmé cette intuition par ordinateur en modélisant les vols d'étourneaux. Aucun n'avait besoin d'un algorithme complexe. Aucun n'avait besoin d'un chef d'orchestre. Trois règles simples suffisent. Se séparer des voisins trop proches. S'aligner sur la direction des voisins immédiats. Se rapprocher du centre du groupe. Avec ces trois règles seulement, sans aucune coordination centrale, les bancs de poissons, les nuages d'étourneaux, les essaims d'insectes, les troupes de grands mammifères se forment et se déforment avec une précision stupéfiante.

Ce que la science a démontré pour le vivant en mouvement vaut pour ce que je propose ici. La complexité coordonnée émerge de la simplicité distribuée, pas de la sophistication centralisée. Quelques principes élémentaires partagés par des millions de praticiens produiront un système alimentaire plus robuste, plus résilient et plus juste qu'aucune planification industrielle pilotée d'en haut. Ce n'est pas une exception du règne animal. C'est une loi du vivant collectif. Et l'horticulture élémentaire fait exactement, dans son ordre, ce que les bancs de poissons et les nuages d'étourneaux font dans le leur.

Quand on dit « il faudrait que toute la société civile sache cultiver et récolter », la première réaction est presque toujours la même : c'est irréaliste, les gens n'ont ni le temps, ni les compétences, ni l'envie.

Cette réaction est compréhensible, mais elle ne résiste pas à un examen simple. Il suffit de regarder ce que toute la société civile sait déjà faire.

Tout le monde, ou presque, parle une langue. Cette compétence n'est ni innée, ni triviale. Apprendre à parler, à comprendre, à nuancer, à tenir une conversation, c'est l'un des apprentissages les plus complexes qu'un cerveau humain puisse accomplir. Aucun système éducatif au monde n'enseigne formellement à parler. C'est l'environnement qui le fait. La famille, les amis, la rue, l'école, la télévision, la radio.

Tout le monde, ou presque, sait lire et écrire. Cette compétence n'existait pas chez la majorité des humains il y a deux cents ans. En Europe, l'alphabétisation de masse a été obtenue en l'espace de quelques générations, par décision politique, par effort scolaire, par diffusion progressive. Aujourd'hui, ne pas savoir lire est une exception. Il y a deux siècles, c'était la règle.

Tout le monde, ou presque, sait compter. Pas faire des intégrales, compter, mesurer, estimer un prix, vérifier une monnaie. Cette compétence aussi a été universalisée par l'école et par l'usage.

Tout le monde, ou presque, sait conduire ou utiliser le code de la route. L'apprentissage du code routier, en France, prend en moyenne une trentaine d'heures. Trente heures pour acquérir un savoir technique qui régule chaque jour des dizaines de millions de déplacements. Ce qui paraît trivial à un adulte aujourd'hui était inimaginable il y a un siècle.

Aucune de ces compétences n'est naturelle. Toutes ont été acquises, par toute la société, parce que la société a décidé qu'elles étaient nécessaires. Et cela a fonctionné.

Pourquoi en irait-il autrement de l'horticulture élémentaire ?

Reconnaître quelques dizaines de plantes comestibles. Voir qu'une tige a besoin d'être guidée ou tuteurée. Savoir quand un fruit est mûr. Savoir cueillir sans abîmer. Savoir conserver, partager, transformer simplement. Comprendre ce qu'est un sol vivant, un cycle de saison, une succession de plantes. Ce ne sont pas des savoirs ésotériques. Ce sont des savoirs élémentaires. Plus simples que la grammaire d'une langue. Plus simples que le code de la route. Bien plus simples que la lecture critique d'un texte.

L'horticulture élémentaire, celle dont parlent les praticiens cités plus haut, celle que vingt-cinq ans de terrain m'ont appris à connaître de manière profonde, ne demande pas une formation universitaire. Elle demande quelques principes solides, quelques gestes répétés, et de l'expérience. Exactement comme parler une langue.

La question n'est donc pas « est-ce possible ». La question est « pourquoi ne l'avons-nous pas encore fait ».

Trois objections classiques se présentent ici. Elles méritent d'être traitées de front.

« **Les gens n'ont pas le temps.** » Faux. Les gens ont précisément le temps de ce qu'ils décident de faire. Les heures consacrées chaque semaine, en moyenne, par un adulte européen, aux écrans, au sport en salle, aux jeux, dans des supermarchés éloignés du domicile, suffiraient largement à couvrir l'apprentissage et la pratique de l'horticulture élémentaire. Ce n'est pas une question de temps. C'est une question d'organisation de la vie collective.

« **Les gens n'ont pas l'envie.** » Partiellement vrai aujourd'hui, mais c'est exactement ce qu'on disait de l'écriture il y a deux cents ans. L'envie suit l'usage. Quand le cadre social rend une compétence accessible, désirable et utile au quotidien, l'envie apparaît. Elle ne précède pas le mouvement, elle l'accompagne.

« **Les gens n'ont pas les compétences.** » C'est précisément la raison pour laquelle il faut les former. Aucune compétence ne préexiste à son apprentissage. La société a appris à lire. Elle a appris à conduire. Elle apprendra à cueillir.

Une question sérieuse mérite encore d'être traitée ici, parce qu'elle vise l'analogie elle-même. On m'a dit un jour : la lecture s'applique mille fois par jour, la cueillette ne s'applique que quelques mois dans l'année, le savoir s'oublie. On m'a dit aussi : identifier des plantes comestibles, c'est plus dangereux que lire, parce qu'il existe des sosies toxiques, des erreurs qui tuent. Ces remarques sont justes. Mais elles ne renversent pas l'analogie, elles en précisent les conditions.

D'abord, le rythme. La cueillette n'est saisonnière que si on la limite aux fruits et aux baies. Une Edeneraie produit en continu sur l'année, en alternance, avec des plantes différentes selon les saisons. La pratique est quasi quotidienne. Même si elle n'est pas constante, elle est suffisamment régulière pour entretenir un savoir, comme on entretient celui du vélo ou de la cuisine, qui ne se pratique pas non plus dix fois par jour et qui se garde pourtant toute une vie.

Ensuite, les sosies toxiques. Ils existent, et c'est précisément pour cela que la formation doit être faite par des praticiens compétents, pas en autodidacte solitaire sur internet. La distinction cigüe et persil sauvage, ail des ours et muguet, n'est pas plus difficile à transmettre que la distinction entre deux verbes irréguliers. Au contraire, l'enseignement de la finalité en cas de confusion capte beaucoup plus l'attention de l'apprenti. Elle est donc plus dangereuse à oublier que le verbe irrégulier, mais c'est précisément l'objet d'une formation sérieuse et reprise dans le temps, bien que les effets marquants d'une possible confusion fassent déjà quatre-vingts pour cent du travail.

L'analogie linguistique ne dit pas que la cueillette est exactement comme la lecture. Elle dit que la société peut acquérir collectivement une compétence qui semble aujourd'hui réservée à un petit groupe. Le mécanisme est le même, décision sociale, formation organisée, pratique répétée, transmission entre générations. Le contenu diffère, les enjeux différent, mais la possibilité même de l'acquisition collective est démontrée par l'histoire de l'alphabétisation et du code de la route.

Ce qui m'a longtemps paru le plus étrange, dans mes conversations avec des gens cultivés et de bonne volonté, c'est qu'ils acceptent sans broncher l'idée qu'on apprenne à un enfant de six ans à lire, entreprise qui demande des années de travail constant, mais qu'ils trouvent irréaliste qu'on lui apprenne à reconnaître quinze plantes comestibles dans son quartier. Le

second apprentissage est dix fois plus simple que le premier. Mais l'un nous semble évident parce qu'il est installé. L'autre nous semble utopique parce qu'il ne l'est pas encore.

C'est un problème d'imagination collective, pas un problème de faisabilité.

6. Un cadre conceptuel pour penser ce qui précède

Quand on entre dans un lieu où la nourriture pousse partout, sur les arbres, les buissons, les haies, comme chez Hubert de Kalbermatten, sur les murs, sur les façades, les balcons, à l'intérieur des bâtiments, dans les allées, le long des bordures, on ne sait pas exactement comment l'appeler. Ce n'est pas un potager : il y a des arbres. Ce n'est pas un verger : il y a des légumes. Ce n'est pas une forêt ni un jardin-forêt, car ça peut être dans un bâtiment et toute la société civile est impliquée : il y a des humains qui l'habitent, la cultivent et s'y attardent. C'est autre chose, qui n'a pas encore de nom complet en français. Voici les mots que je propose pour penser ce lieu, et pour penser ce qu'il rend possible.

L'horticulture élémentaire.

J'appelle horticulture élémentaire l'ensemble des principes qu'il suffit de connaître pour qu'une zone devienne progressivement nourricière, sans intrants chimiques, sans labour, sans irrigation forcée. Ces principes sont peu nombreux. Ils tiennent à la lecture du sol, des plantes bio-indicatrices à la succession écologique, à la diversité des strates végétales, au choix des espèces pionnières et des espèces compagnes, au semis à la volée et à la patience face au temps long du vivant. Aucun de ces principes n'est nouveau. Ils sont issus du travail de Masanobu Fukuoka, des observations des peuples premiers de climats tropicaux et tempérés, des expérimentations de Robert Hart, de Martin Crawford, Ernst Götsch, Hubert de Kalbermatten, de Claire Mauquié, Moreno de Meijere, Fabrice Desjours, Damien Dekarz, Franck Nathié, de Wouter van Eck et de bien d'autres.

En horticulture élémentaire, on ne sort pas l'artillerie lourde pour cultiver des plantes. On s'efforce plutôt de reproduire des schémas du vivant qui ont cours depuis la nuit des temps au sein du règne végétal. Ceci, pour offrir les conditions qui « sembleraient » être les plus adéquates, à la croissance et au développement de graines ou de plants candidats potentiels. Ceci conduit bien souvent les praticiens à devoir lâcher prise. Ils acceptent de laisser le vivant trouver sa voie, le dessein qu'il va choisir.

Si cela est respecté, ils se retrouvent bien souvent à devoir gérer une grande abondance de nourritures et matériaux divers, en ayant engagé peu d'énergie. Ce regard différent induit de facto une attitude humble au fil des cultures et nous encourage à reprendre notre place d'éternel apprenti, que nous sommes en réalité.

Ce qui est nouveau, c'est de les nommer « élémentaires » au sens où on parle de mathématiques élémentaires ou de grammaire élémentaire. Non pas « primitifs », non pas « simplifiés à l'extrême », mais fondamentaux et accessibles à tous. Une base commune que la société entière peut partager, comme elle partage la lecture ou le calcul.

L'agriculture naturelle, voie du non-agir formulée par Masanobu Fukuoka, et l'agriculture syntropique d'Ernst Götsch sont ce qui se rapproche le plus de ce que je décris ici. Toutes deux imitent profondément le fonctionnement des écosystèmes. Toutes deux produisent des résultats que vingt-cinq ans de terrain m'ont permis de vérifier. Si je devais m'inscrire dans une école, ce serait dans leur sillage.

Mais elles restent des écoles techniques. Elles ont leurs maîtres, leurs disciples, leurs débats internes. Et surtout, elles demandent un niveau d'expertise qui les rend difficiles à transmettre à grande échelle. Beaucoup de praticiens sérieux, malgré des années de pratique, peinent à les appliquer pleinement. C'est une question de nature, le vivant nous glisse entre les doigts lorsqu'on croit l'avoir saisi. Cela ne les rend pas illégitimes. Cela les rend inadaptées à ce que je propose ici, qui est autre chose.

Pourquoi ne pas reprendre simplement leurs noms, alors ? Parce que ces noms ferment des portes. « Agriculture » exclut une grande partie de ce dont je parle, les jardins de particuliers, les bâtiments, les balcons, les toits, les façades, les lisières. « Naturelle » appelle un débat sans fin sur ce qui l'est vraiment. « Syntropique » est techniquement précis mais opaque pour la plupart des gens. Et ces deux noms sont déjà attachés à des figures, Fukuoka et Götsch, dont je ne suis pas le disciple, même si je leur dois beaucoup. La permaculture pose un autre problème : elle a déjà tenté, depuis cinquante ans, de devenir un mouvement large. Malgré la valeur de son apport, elle est restée le fait d'une minorité engagée, structurée autour de formations certifiées, d'un lexique technique, et d'un design exigeant. Ce que je propose ici va dans une direction inverse, plus élémentaire encore, plus accessible, plus directement applicable.

L'horticulture élémentaire n'est pas une nouvelle école. C'est le fondement commun des méthodes sérieuses qui imitent le vivant. À la manière dont la grammaire d'une langue est commune à tous ses locuteurs sans appartenir

à aucune école littéraire en particulier. C'est cette base commune, partageable par toute la société, qu'il s'agit de poser.

Les Edeneraies.

J'appelle Edeneraie tout lieu, naturel ou aménagé, rural ou urbain, petit ou vaste, où une diversité d'espèces comestibles cohabite dans une logique de niches écologiques, et où cette diversité sert à la fois la subsistance, la rencontre, l'apprentissage, le partage et l'épanouissement humain. Le mot est une contraction du jardin d'Éden et du suffixe français -eraie (comme dans roseraie, oliveraie, châtaigneraie).

Je tiens à dire ici que ce mot n'est pas figé. Je l'ai forgé parce qu'aucun terme existant ne couvrait l'ensemble de ce qu'il désigne, et parce qu'on ne peut pas penser ce qu'on n'a pas nommé. Le mot porte une charge poétique forte, et je l'assume. L'évocation du jardin d'Éden n'est ni une promesse religieuse ni un mythe de retour au paradis perdu. C'est une référence à un imaginaire commun de l'abondance partagée, qui parle à beaucoup de cultures et de traditions, et qui dépasse les frontières confessionnelles. Mais si la communauté des praticiens, ou la société qui s'emparera de ce travail, trouve un meilleur mot, plus juste, plus partageable, plus enraciné dans une autre langue, plus simple, je suis prêt à l'adopter sans hésiter. Ce qui compte n'est pas le mot. C'est la chose qu'il désigne.

Une Edeneraie n'est pas un jardin-forêt au sens strict, ni une forêt comestible, ni une coopérative agricole. C'est une notion plus large. Un balcon densément planté peut en être une. Un hectare de friche reconverti aussi. Une lisière de forêt jardinée pendant trente ans aussi. Un verger communal, une ancienne pelouse municipale transformée, un toit-terrasse cultivé. Le mot veut rassembler ce que les autres termes, jardin-forêt, forêt comestible, voedselbos, food forest, séparent et spécialisent. Il rappelle que ces lieux ne sont pas seulement des espaces de production. Ce sont des espaces de vie et peut-être de connaissance de soi, mais ceci est un autre chapitre.

Les paysans comme partenaires-piliers.

Dans ce cadre, les paysans ne sont pas les exécutants d'un système conçu par d'autres. Ils en sont les piliers. Leur expertise du sol, leur connaissance des saisons, leur maîtrise des semences, leur capacité à tenir un système vivant dans la durée sont irremplaçables. Tout comme leur « bon sens paysan » devenu presque vital dans une société basculant de plus en plus dans une totale perte de sens et de repère. Aucune mobilisation civile ne peut suppléer à ces compétences-là.

Ce que le mouvement propose, c'est de soulager les paysans de la charge qui les écrase aujourd'hui, celle d'avoir à porter seuls la chaîne entière de la production à la circulation, dans un système économique qui les sous-paie depuis cinquante ans. Les récolteurs occasionnels, les cueilleurs urbains, les jardiniers civils ne remplacent pas les paysans : ils les libèrent du goulot d'étranglement de la récolte et de la circulation, pour qu'ils puissent retrouver leur rôle premier, celui de gardiens des sols, des semences et des gestes fondamentaux. Ils sont pour moi des ponts entre une société qui se développe rapidement sur le plan technologique et celle qui souhaite garder les pieds sur terre.

La société civile comme actrice, pas seulement comme bénéficiaire.

Il faut le dire sans ambiguïté. La société civile n'est pas, dans ce modèle, cantonnée à la récolte. Elle plante, elle sème, elle observe, elle expérimente. Les paysans restent les piliers. Les praticiens expérimentés restent les références techniques. Mais l'acte de semer une poignée de graines à la volée, de planter un arbre fruitier, de surveiller une plante qui se ressème ou se déploie, n'appartient à personne en particulier. Ce sont des gestes que toute personne porte en elle la capacité d'accomplir, dès lors qu'elle a compris quelques principes simples.

Et il y a même, je crois, un retournement à poser ouvertement. Les personnes les moins expérimentées, celles qui n'ont pas suivi de formation horticole ou agricole, sont parfois les mieux placées pour appliquer les principes élémentaires. Elles ne sont pas encombrées par des certitudes qui se révèlent souvent contre-productives, je sais de quoi je parle. Elles observent ce qui se passe sous leurs yeux, sans le filtrer à travers une grille d'analyse héritée d'une école. Elles font ce que le vivant propose de plus simple, parce qu'elles ne savent pas faire autrement. Et bien souvent, cela marche mieux que ce que produit l'expert qui est plein de certitude. Je l'ai été.

Ce n'est pas un éloge de l'ignorance. C'est un éloge de la disponibilité. L'expérience apporte beaucoup, mais elle peut aussi fermer le regard. Le regard neuf du débutant, soutenu par quelques principes solides et par l'observation attentive du terrain, est une ressource précieuse que ce mouvement reconnaîtra explicitement.

Les céréales aussi.

Une objection revient souvent. Les jardins-forêts produisent des fruits, des baies, des feuilles, des tiges, des aromatiques, mais pas les céréales, les féculents, les légumineuses et les oléagineux qui forment la majeure partie

des calories humaines. C'est faux concernant les légumineuses, féculents et oléagineux. Et ce serait vrai si les Edeneraies se limitaient aux jardins-forêts denses. Ce ne l'est pas dans le modèle proposé ici.

Une Edeneraie inclut aussi les bandes céréalières, les parcelles de pommes de terre, les rangs de pois et de lentilles, les arbres à oléagineux, en mosaïque avec les haies fruitières et les zones forestières. La différence avec l'agriculture industrielle n'est ni dans les espèces cultivées, ni dans leur localisation. Elle est dans leur taille respective, la méthode et dans la main-d'œuvre.

La méthode existe et elle est documentée depuis un demi-siècle. Masanobu Fukuoka, sur ses propres terres au Japon, a démontré qu'on peut produire des céréales sans labour, sans intrants chimiques, sans pesticides, sans inondation des rizières. Il pratiquait le semis-direct par poignées jetées à la volée sur un couvert végétal vivant, immédiatement recouvertes par la paille du précédent. Aucune machine, aucun compactage du sol, seulement le poids d'un homme qui marche dans son champ. Le rendement obtenu, environ vingt-deux boisseaux par quart d'acre, soit l'équivalent de quarante-cinq à cinquante-huit quintaux par hectare selon les cultures, pour le riz comme pour le seigle et l'orge en rotation, équivalait aux meilleures fermes japonaises de son époque. Cinquante ans plus tard, ce rendement reste supérieur à celui de l'agriculture biologique française contemporaine, dont les meilleurs rendements régionaux atteignent quarante-deux quintaux par hectare avec des intrants organiques, la moyenne nationale étant inférieure.

En France, ces techniques ont été adaptées par Marc Bonfils, qui a expérimenté la culture du blé en Beauce pendant trois ans sur ces principes. Sa méthode, dite Fukuoka-Bonfils, prévoit un couvert permanent de trèfle blanc fixateur d'azote, un semis du blé à faible densité en début d'été, et l'absence totale de travail du sol. Cette piste demande encore à être validée à grande échelle, mais elle existe, elle a été pratiquée, et elle correspond à ce que je propose : produire de la nourriture en imitant les processus de la nature, sans la forcer.

À ce constat de rendement s'ajoute une question rarement posée, celle de la qualité. Les variétés modernes, sélectionnées depuis cinquante ans pour le rendement, contiennent en moyenne vingt à trente pour cent de minéraux en moins (fer, zinc), et quinze à vingt pour cent de protéines en moins en qualité, comparées aux variétés anciennes. Le raffinage industriel ajoute à cela une perte de quatre-vingt-dix pour cent des fibres et soixante-dix pour cent des vitamines du groupe B. Si l'on rapporte le rendement réel à la quantité de nutriments effectivement consommables, l'écart entre l'agriculture industrielle et les méthodes naturelles

s'effondre. À volume égal de production, le blé Fukuoka nourrit mieux que le blé industriel raffiné.

Cette inspiration venant de Fukuoka et d'autres, ne reste pas confinée au Japon, ni à quelques expérimentations marginales. En Inde, sous l'impulsion de Subhash Palekar, ce qu'on appelle là-bas le « Zero Budget Natural Farming », inspiré de Fukuoka, est aujourd'hui pratiqué par plusieurs centaines de milliers à plusieurs millions de paysans selon les sources, avec un objectif officiel de six millions d'ici 2027 en Andhra Pradesh. Les études de terrain rapportent des augmentations de rendement, des revenus en hausse, et des coûts de production effondrés. Au Japon, le réseau d'écoles paysannes fondé par feu Yoshikazu Kawaguchi rassemble plus de neuf cents étudiants simultanés dans une quarantaine de lieux. En Espagne, à La Junquera, une ferme de mille cent hectares en climat semi-aride proche de cette inspiration, pratique depuis 2015 et a déjà restauré deux mille cinq cents hectares de paysages dégradés et formé plus de mille jeunes professionnels. Au Kenya, des projets de revégétalisation de zones semi-désertiques par boulettes d'argile redonnent vie à des terres considérées comme perdues. Au Timor-Leste, le Programme des Nations Unies pour le Développement forme officiellement des paysans à la méthode Fukuoka pour la résilience climatique. En Thaïlande, le district entier de Kut Chum a basculé en quelques années vers la riziculture naturelle après une visite de Fukuoka en personne. Aux États-Unis, le livre fondateur, traduit par Larry Korn, s'est vendu à plus d'un million d'exemplaires et inspire encore aujourd'hui le mouvement régénératif nord-américain.

La méthode n'est donc pas une utopie de laboratoire. Elle a déjà été appliquée à des échelles très différentes, dans des climats très différents, sur plusieurs continents. Ce qui reste à faire, c'est de la déployer aussi dans nos sociétés européennes, avec l'apport décisif que constitue la mobilisation civile que je propose ici.

Reste la question de la main-d'œuvre. Et c'est ici que l'argument historique compte. Pendant des millénaires, l'humanité a cultivé, fauché et récolté à la main, parfois avec l'aide d'animaux. Cela a fait fonctionner toutes les civilisations agricoles connues, jusqu'à la mécanisation massive du vingtième siècle. La France de 1900 comptait quarante millions d'habitants, nourris par environ huit millions de paysans avec des rendements de l'ordre de onze à quatorze quintaux à l'hectare selon les régions. Aujourd'hui, nous comptons soixante-neuf millions d'habitants, des outils manuels et mécaniques bien plus performants, des moyens de communication et de coordination sans équivalent dans l'histoire, et une

population disponible largement supérieure si on cesse de considérer cette disponibilité comme impossible à mobiliser.

Semer, cultiver et récolter un champ d'un hectare est une anecdote quand cent personnes y participent. Faisons le calcul concrètement. Un hectare de blé en méthode Fukuoka produit environ cinquante à soixante quintaux, soit l'équivalent céréalier annuel d'environ quatre-vingts personnes. Ce rendement peut être bien entendu variable en fonction de la qualité du sol récupéré. Pour cultiver cet hectare entièrement à la main, du semis au battage en passant par le fauchage, avec cent participants mobilisés, chacun fournit moins de deux heures de travail dans l'année, réparties en trois ou quatre sessions courtes, semis au printemps, fauchage en été, battage à l'automne. Moins de temps qu'il n'en faut pour aller au supermarché une seule fois. Et chaque participant produit ainsi sa propre nourriture céréalière pour l'année, plus vingt pour cent de surplus qui couvrent les voisins qui n'auront pas pu participer, enfants, personnes âgées, malades, et toute personne empêchée. Le défi n'est pas la pénibilité du geste, c'est la logistique de la mobilisation. Et la logistique est exactement ce que les outils contemporains, applications, cartographies, coordination distribuée, savent résoudre. Au-delà du démarrage technologique, la transmission d'humain à humain prend le relais, comme elle l'a toujours fait.

Dans ce modèle, les paysans ne disparaissent pas. Leur fonction se transforme. Ils deviennent les pilotes, les formateurs, les gardiens des techniques et des semences. Quand un champ doit être cultivé, ils ne sont plus seuls, ils sont entourés de dizaines ou de centaines de citoyens qu'ils encadrent. Les coachs sportifs, les éducateurs physiques, deviennent encadrants du geste agricole et de la posture corporelle adaptée. Les animaux, longtemps remplacés par le tracteur, retrouvent leur place dans la traction, le transport, le travail du sol léger, ou le fonctionnement d'outils de concassage, battage etc. Tout se réorganise.

Faire travailler des humains et des animaux pour produire la nourriture, plutôt que des machines pilotées par des algorithmes, est supérieur à de nombreux niveaux. Économiquement, parce que la valeur reste sur le territoire et dans les corps qui l'ont produite. Écologiquement, parce que les sols, les cycles de l'eau et les écosystèmes ne sont plus traités comme des supports inertes ou des objets. Socialement, parce que la nourriture redevient un lien plutôt qu'une marchandise. Sanitairement, parce que les corps en mouvement vieillissent mieux que les corps assis.

Les Edeneraies ne sont donc pas un complément du système céréalier industriel. Elles en sont une alternative complète, qui demande légitimement à être déployée.

De la marchandise au bien commun.

Sur l'échelle d'une journée de vingt-quatre heures représentant toute l'histoire d'Homo sapiens, la nourriture a été un lien social pendant environ vingt-trois heures et demie, une marchandise marginale pendant environ trente minutes, et une marchandise industrielle dominante pendant seulement environ une minute.

La marchandisation de la nourriture est donc une anomalie historique très récente, pas une norme. Le mot « redevient » est pleinement justifié quand on parle de retrouver un rapport à la nourriture comme bien commun : il s'agit de retrouver un rapport qui a structuré l'écrasante majorité de notre histoire d'espèce. Cela dit, même aux époques marchandes, la nourriture n'a jamais cessé d'être un lien. Ce sont deux logiques qui coexistent, mais dont l'équilibre s'est inversé récemment.

Dans le modèle proposé ici, la nourriture sort largement du marché. Elle redevient ce qu'elle a été pendant la majeure partie de l'histoire humaine, un bien commun cueilli, partagé, consommé sur place.

Le marché alimentaire moderne repose sur la séparation entre celui qui produit et celui qui consomme. Cette séparation est récente, elle date pour l'essentiel de la mécanisation et de l'urbanisation des cent cinquante dernières années. Elle a permis une efficacité logistique remarquable, et une catastrophe écologique, économique, sociale, humaine et sanitaire dont nous mesurons aujourd'hui les conséquences.

Dans une Edeneraie, la nourriture ne traverse pas trois mille kilomètres dans un camion réfrigéré. Elle ne passe pas par une centrale d'achat, ni par un emballage, ni par une grande surface. Elle est cueillie par celui ou celle qui la consomme, ou par son voisin, ou par un récolteur de proximité. Le surplus, qui est presque toujours là, est partagé localement, donné, échangé, parfois transformé en produits dérivés qui peuvent eux faire l'objet d'une circulation plus large, mais le cœur de la production reste hors marché.

Ce n'est pas une posture militante. C'est une conséquence logique du renversement décrit plus haut. Si produire devient facile parce qu'on imite la nature, et si récolter devient le vrai travail mais qu'il est porté par toute la société civile, alors la nourriture cesse d'être une marchandise rare qui justifie un prix. Elle redevient un fait social ordinaire, comme l'eau qui coule des fontaines, comme l'air qu'on respire, comme la lumière qui éclaire.

Les paysans, dans ce modèle, ne sont plus payés pour vendre de la nourriture sur un marché concurrentiel. Ils sont rémunérés pour leur

fonction de gardiens, de pilotes, de formateurs, de transmetteurs. Cette rémunération peut prendre des formes diverses, et c'est un chantier à ouvrir avec eux : revenu d'utilité publique, financement par les collectivités, contributions citoyennes. Mais elle ne dépend plus de leur capacité à vendre des denrées alimentaires à un prix qui les écrase depuis cinquante ans.

Ce que je décris ici existe déjà partiellement, à très petite échelle, dans les jardins partagés, les AMAP, les glaneurs urbains, les groupes WhatsApp de partage de surplus. La différence, c'est que je propose d'en faire la norme et non plus l'exception.

Les temporalités du modèle.

Une dernière clarification, sur le temps. Beaucoup de gens pensent que les jardins-forêts demandent vingt-cinq à trente ans pour atteindre leur maturité, et qu'une révolution alimentaire portée par des systèmes aussi lents arriverait trop tard face à des crises qui s'accélèrent. La remarque mérite une réponse précise.

Le modèle proposé ici ne repose pas sur une seule temporalité. Il en combine plusieurs.

À l'horizon de l'année 1, les céréales semées en méthode Fukuoka-Bonfils ou en semis-direct sur couvert vivant produisent dès la première récolte. Bien entendu, selon la qualité et le traitement que le sol aura subi, les rendements pourront fluctuer en conséquence. Les plantes annuelles qui se ressèment, les légumes-feuilles, les aromatiques, les plantes sauvages comestibles déjà présentes dans le paysage, sont disponibles immédiatement. La plupart des légumes vivaces installés produisent eux aussi dès la première année.

À l'horizon des années 2 à 5, les petits fruits et les baies entrent en production, les premières plantations d'arbres commencent à fournir des feuilles et tiges comestibles, des fruits précoces.

À l'horizon des années 7 à 15, les jardins-forêts deviennent pleinement productifs. Les fruitiers donnent à plein, les noyers et châtaigniers commencent leur longue carrière de plusieurs siècles, le sol forestier s'est reconstitué.

À l'horizon des décennies suivantes, le système se stabilise, se densifie, se transmet. La maturité d'un jardin-forêt n'est pas un état figé, c'est une dynamique qui se prolonge sur plusieurs générations.

Il n'y a donc pas de contradiction entre l'importance de commencer maintenant et le temps long. Commencer maintenant a du sens, parce

que les premières productions arrivent vite et parce que les systèmes les plus précieux mettent des décennies à se constituer. Plus on attend, plus on perd des années qui ne se rattrapent pas.

Les ingénieurs et techniciens pour les systèmes urbains hors-sol.

Dans les villes denses, où le sol est rare ou absent, il faut des compétences spécifiques : conception de jardins d'hiver, serres tropicales, façades comestibles, aquaponie, systèmes hydroponiques résilients, architectures intégrant la nourriture au bâti. C'est le rôle des ingénieurs et des techniciens. Eux non plus ne se substituent à personne : ils complètent ce que la terre nue ne peut pas faire en milieu urbain dense.

Une synthèse, pas une invention.

Ce cadre conceptuel n'est pas une création ex nihilo. Chacun de ses éléments existe quelque part dans le travail d'autres praticiens ou d'autres mouvements. Ce qui n'existait pas, c'est la synthèse des six éléments suivants tenus ensemble :

1. L'imitation de schémas présents dans le cycle entier d'une forêt (Fukuoka, Götsch, Crawford).
2. Le renversement explicite produire, faire émerger facile / soutenir, récolter, faire circuler, difficile (formulé ici).
3. L'implication de toute la société civile, des enfants aux personnes âgées, pas seulement de volontaires engagés.
4. L'analogie avec la langue maternelle, l'écriture, le calcul, le code de la route.
5. Les paysans pensés comme partenaires-piliers, pas comme dirigeants ni comme ouvriers.
6. Un cadre conceptuel unifié qui nomme les choses, Edeneraies, horticulture élémentaire, synergie civile.

À ces six éléments s'ajoute une condition technique sans laquelle aucun ne serait réalisable aujourd'hui : l'outillage numérique contemporain.

Cartographies partagées, applications mobiles, traduction automatique multilingue, intelligence artificielle conversationnelle pour la formation, logistique distribuée, paiements instantanés, réseaux sociaux locaux. Tout cet outillage existe désormais et est massivement disponible à bas coût. Il n'est pas le projet, le projet existait avant lui. Il est ce qui rend le projet enfin réalisable à grande échelle, à un moment où la complexité devient

ingérable concernant les rapports économiques, politiques, géopolitiques, sociaux, le nombre d'humains sur la planète et l'intensification des crises climatiques, écologiques et sanitaires. Ces faits d'actualité rendent toute transition fine impossible sans coordination distribuée.

Le hasard a voulu que la technologie arrive au bon moment, mais ce qui est important, c'est ce qui suit.

Une fois le basculement opéré, une fois que des millions de mains auront repris le geste, et que la connaissance sera redevenue distribuée d'humain à humain, **j'espère que la technologie pourra reculer**, vers ce qu'elle pourrait être de mieux, un instrument parmi d'autres, utile dans certains usages, accessoire dans la plupart. Je sais que les outils massivement adoptés ne sont presque jamais abandonnés. Mais cela ne veut pas dire que leur place dans nos vies doit rester ce qu'elle est aujourd'hui, omniprésente et souvent intrusive. Une société qui aurait retrouvé un lien direct au vivant pourrait choisir, collectivement et individuellement, de remettre les écrans à leur place, utiles, pas centraux.

Si le basculement réussit, alors la technologie devient moins nécessaire pour une raison précise. La mobilisation civile que je propose ne dépend pas fondamentalement des outils numériques. Ces outils sont nécessaires pour amorcer la coordination à grande échelle, mais une fois la pratique installée dans les corps, dans les habitudes, dans les transmissions d'humain à humain, la technologie devient progressivement accessoire. La grand-mère qui transmet ses gestes à ses petits-enfants, le voisin qui partage ses techniques au marché, la communauté locale qui se coordonne en face à face, n'ont plus besoin de l'application ni du smartphone. La technologie aura fait son travail de passerelle, et la pratique humaine prend le relais.

En cela, la technologie est une bénédiction si nous savons l'utiliser, pas une dépendance fatale. Elle peut nous faire passer un seuil sans nécessairement nous y maintenir.

Ce que cela implique, en creux : la fenêtre où la technologie est suffisamment mature, accessible et bon marché pour rendre cette transition possible n'est pas infinie. Plusieurs facteurs identifiables peuvent en réduire la disponibilité, et certains sont déjà à l'œuvre. Le détroit d'Ormuz partiellement bloqué depuis février 2026 affecte les chaînes d'approvisionnement en composants, en métaux rares, en énergie. Les tensions géopolitiques sur les semi-conducteurs entre la Chine, Taïwan et les États-Unis fragilisent l'industrie électronique mondiale. La concentration des grandes plateformes numériques dans les mains d'un petit nombre d'acteurs privés peut conduire à des restrictions d'accès

demain pour des raisons politiques ou économiques. Les coûts énergétiques croissants peuvent rendre l'infrastructure numérique progressivement moins accessible aux populations modestes.

Je ne sais pas combien d'années il reste exactement. Personne ne le sait. Mais plusieurs signaux convergent pour suggérer que **cette fenêtre ne restera pas ouverte indéfiniment**, et qu'attendre vingt ou trente ans serait probablement trop long.

Tenus séparément, ces éléments n'engagent à rien. Tenus ensemble, ils dessinent un autre système alimentaire possible, pouvant déboucher sur des synergies nombreuses et prometteuses.

7. Pourquoi personne ne l'a fait avant : quatre hypothèses

Si le constat est partagé par tant de praticiens sérieux, et si la conséquence en découle aussi directement que je l'ai exposé, une question s'impose : pourquoi cette conséquence n'a-t-elle, à ma connaissance, jamais été formulée publiquement avant aujourd'hui ?

Je n'ai pas la réponse définitive. J'aimerais l'entendre des intéressés eux-mêmes, c'est en partie le sens de ce texte. Mais en attendant, voici quatre hypothèses que vingt ans de réflexion m'ont conduit à formuler. Elles ne s'excluent pas. Elles se complètent probablement.

Première hypothèse, une intersection rare entre deux compétences distinctes.

Pour formuler la conséquence sociétale du constat agronomique et l'explicitier publiquement, il faut tenir ensemble deux compétences qui se rencontrent rarement chez la même personne.

D'un côté, il faut avoir conduit l'expérimentation pratique sur le terrain pendant assez longtemps pour avoir vu, de ses propres yeux, ces faits déroutants. Cette compétence appartient aux praticiens, Fukuoka, Götsch, Holzer, Crawford, van Eck, et tous ceux qui ont passé des décennies les mains dans la terre.

De l'autre, il faut savoir penser le mouvement social, l'éducation populaire, la mobilisation civile. Cette compétence appartient aux organisateurs, aux pédagogues, aux figures publiques qui pensent en termes de société et non en termes de parcelle.

Ces deux mondes se croisent peu. Les praticiens, dans leur immense majorité, restent à l'échelle du jardin et de la formation individuelle. Les organisateurs, dans leur immense majorité, n'ont jamais cultivé sérieusement. Quand la rencontre se produit, elle est partielle, un praticien qui parle ponctuellement à un public, un militant qui plante quelques arbres pour la photo.

La conséquence sociétale de l'abondance horticole demande d'être à la fois praticien profond et penseur de mouvement. Cette intersection existe peu, et quand elle existe, elle est souvent occupée par d'autres questions plus urgentes ou plus visibles.

Deuxième hypothèse, la finalité dérange tout le monde, y compris moi.

Ce que la conséquence implique n'est pas neutre. Elle déplace des rapports de pouvoir installés depuis longtemps.

Elle dérange l'industrie agroalimentaire, dont le modèle économique repose sur la centralisation de la distribution et la dépendance des consommateurs au circuit commercial. Si les gens récoltent ce qui pousse à côté de chez eux, ils achètent moins en supermarché.

Elle dérange une partie du monde paysan et des métiers de la terre, ou plutôt une certaine représentation de ce monde, où l'agriculteur, le maraîcher ou le pépiniériste est seul détenteur légitime du geste alimentaire ou horticole. Réintroduire la société civile dans la chaîne, même comme partenaire, demande de repenser complètement ce que sont ces corps de métier dans une société moderne.

Elle dérange les experts, agronomes, ingénieurs, consultants, dont la légitimité repose sur le fait que la production est réputée difficile et qu'elle exige leur compétence, ce qui est vrai dans certains cas, mais pas dans la majorité. Et puis, qui peut honnêtement se prétendre expert du vivant ? Expérimenté, à différents degrés, oui. Expert, je crois que personne ne peut l'être. Si l'horticulture devient élémentaire au sens où on l'entend ici, leur monopole de l'expertise se réduit.

Elle dérange une partie des pouvoirs publics, qui préfèrent piloter la sécurité alimentaire d'en haut, par subventions et politiques industrielles, plutôt que de la voir s'organiser de manière distribuée et civile.

Elle dérange certains militants eux-mêmes, dont l'identité s'est construite autour du combat contre le système. Si le système peut être contourné par une pratique de base massivement adoptée, le combat change de nature.

Elle m'a dérangé moi-même longtemps. Voir que ce que je faisais ne valait pas plus cher parce que c'était devenu simple. Comprendre que la simplicité, en horticulture comme ailleurs, est ce qu'il y a de plus difficile à atteindre, et de plus difficile à faire reconnaître. Comme le dit cette formule connue : « la simplicité est la sophistication suprême ». Je l'ai vérifié dans ma pratique. Comprendre que je ne serai jamais expert dans mon domaine, bien qu'expérimenté, et que la vraie expertise ou connaissance se devait d'être distribuée, et donc mon expertise diluée. Cela m'a dérangé aussi. Elle me dérange aussi dans le fait que si demain tout le monde devient acteur de la chaîne alimentaire, mon expertise sera diluée voire inutile. Je devrais donc trouver un autre métier.

Elle dérange enfin une partie des consommateurs eux-mêmes, à qui on a appris pendant cinquante ans que la nourriture était une marchandise comme une autre, et qui devraient réapprendre des gestes que la société leur avait dispensés d'apprendre.

Quand un constat dérange autant de corps sociaux, il devient difficile pour chacun de le formuler publiquement, même quand on le pense. **Cela peut expliquer en partie le silence, sans le résumer entièrement.** Personne n'a intérêt à parler le premier. Et tant que personne ne parle, le silence se maintient. J'ai mis quinze ans à m'en extraire moi-même publiquement.

Troisième hypothèse, avant l'IA et les smartphones, ce n'était techniquement pas réalisable.

Cette hypothèse est plus simple, mais peut-être la plus déterminante.

Pour qu'une mobilisation civile à grande échelle fonctionne, il faut résoudre des problèmes logistiques considérables : qui récolte quoi, où, quand ? Comment les surplus circulent-ils sans pourrir ? Comment forme-t-on des millions de personnes en parallèle, à des niveaux de compétence variables ? Comment coordonne-t-on tout cela sans bureaucratie centrale écrasante ?

Ces problèmes n'avaient pas de solution technique acceptable il y a trente ans. Ils en ont une aujourd'hui. Cartographies partagées, applications mobiles, traduction automatique multilingue, intelligence artificielle conversationnelle pour la formation, logistique distribuée, paiements instantanés, réseaux sociaux locaux, tout l'outillage technique nécessaire à une mobilisation civile alimentaire existe désormais et est massivement disponible à bas coût. Falling Fruit a pu cartographier un million et demi de plantes parce que la cartographie collaborative existait. Les groupes

WhatsApp de partage de surplus existent parce que les smartphones existent. Les formations à distance existent parce qu'internet existe.

La conséquence sociétale du constat agronomique pouvait être pensée depuis longtemps. Elle ne pouvait pas être mise en œuvre. Elle peut l'être maintenant. **C'est probablement pour cela qu'elle est formulée maintenant, pas avant.**

Quatrième hypothèse, honnêtement posée. Peut-être que les praticiens n'y croient pas.

Il y a une hypothèse simple que je n'ai pas évoquée jusqu'ici, et que je dois poser pour ne pas me mettre à l'abri de toute contradiction. Peut-être que les praticiens sérieux qui font le même constat agronomique que moi n'en tirent pas la conséquence sociétale parce qu'ils ne la pensent pas juste. Peut-être qu'ils estiment, pour des raisons que je ne vois pas, que la mobilisation civile à grande échelle est irréaliste, ou inadaptée, ou même contre-productive. Peut-être qu'ils ont des raisons de fond que je n'ai pas su entendre.

Je ne crois pas que ce soit le cas, parce que les conversations privées que j'ai eues avec plusieurs d'entre eux pendant des années laissent entendre l'inverse. Mais ce n'est pas une preuve. Une conversation privée n'est pas un engagement public. Je ne peux pas exclure que des praticiens, mis face à la conséquence sociétale telle que je la formule ici, me disent : « je vous suis sur le constat, mais je ne vous suis pas sur la conséquence, et voici pourquoi ». Si cela se produit, ce sera précisément la conversation que je veux ouvrir avec ce texte.

Quatre hypothèses, donc. Aucune ne fait pleinement le travail à elle seule. Toutes ensemble, et peut-être d'autres encore que je n'ai pas su formuler, elles éclairent un peu pourquoi nous en sommes là.

Ce sont des hypothèses, pas des vérités. Tout praticien sérieux qui les juge fausses, partielles, ou améliorables, est invité à les contredire. C'est pour cela que ce texte existe.

8. Ce qui existe déjà, et ce que ce texte propose en plus

Le travail proposé ici ne sort pas de nulle part. Il s'inscrit dans une longue lignée de pratiques, de mouvements, et d'expérimentations qui ont chacun apporté une pièce du puzzle. Avant d'aller plus loin, il est juste de

reconnaître ce qui a déjà été fait, par qui, et où en sont les choses aujourd'hui.

Les pionniers de l'horticulture forestière.

Robert Hart en Angleterre dès les années 1960. Bill Mollison et David Holmgren en Australie avec la permaculture dans les années 1970. Masanobu Fukuoka au Japon avec son agriculture du non-agir. Ernst Götsch au Brésil avec l'agriculture syntropique. Sepp Holzer en Autriche avec ses systèmes alpins. Martin Crawford en Angleterre avec son centre de recherche de l'Agroforestry Research Trust. Tous ont posé les bases techniques d'une agriculture qui imite la forêt et qui rompt avec le modèle industriel.

Les praticiens-formateurs contemporains.

Une nouvelle génération a pris le relais. La Forêt Gourmande en Bourgogne, depuis 2010, a posé les bases techniques et pédagogiques des jardins-forêts en climat tempéré. La Forêt Nourricière, depuis le début des années 2010, mène un travail comparable de recherche, formation, édition et bureau d'études.

Claire Mauquié, déjà mentionnée plus haut, occupe dans ce paysage une place singulière par sa démonstration que la forêt-jardin peut devenir un bien commun urbain et non plus seulement une affaire de propriétaire privé.

Moreno de Meijere, également mentionné plus haut, a fait sauter par sa méthode pédagogique et ses vidéos le verrou psychologique qui empêchait beaucoup d'aspirants praticiens de se lancer.

Au Voedselbos Ketelbroek aux Pays-Bas, un système de plus de quatre cents espèces comestibles a été développé sur quinze ans à partir d'une ancienne parcelle de maïs, et a inspiré la Green Deal Voedselbossen, un partenariat officiel rassemblant ministère, agences d'État, universités et provinces. Aux États-Unis, l'Agroforestry Research Trust et de nombreux projets locaux ont fait de même.

Ces praticiens ont prouvé que les systèmes nourriciers fonctionnent. Sans eux et puisque j'ai toujours fait les choses dans mon coin et que je n'ai presque rien publié d'officiel, ce qui est proposé ici n'aurait pas de fondement technique solide.

Ce que ce texte propose en plus.

Tous ces projets opèrent à l'échelle d'un terrain, d'une exploitation, d'un programme de formation. Ils transmettent un savoir à ceux qui veulent

l'apprendre, particuliers, agriculteurs en reconversion, collectivités volontaires. C'est leur cadre, et il est légitime.

Ce que ce texte ajoute, c'est la conséquence sociétale de ce que ces praticiens ont démontré sur le terrain. Si l'abondance est là, alors il faut en tirer la conclusion : il faudrait former toute la société, pas seulement les volontaires. Cette extension dépasse le cadre du jardin et de la pédagogie individuelle. Elle entre dans le registre de l'éducation populaire, de la mobilisation civile et de l'organisation collective.

Il est probable que plusieurs des praticiens cités y aient pensé. Quand on cultive ces systèmes pendant vingt ou trente ans et qu'on voit l'abondance déborder année après année, la question vient nécessairement à l'esprit. Mais entre y penser et l'énoncer publiquement, il y a un pas considérable. Ce pas demande de sortir de son métier de praticien-formateur et d'entrer dans celui de porteur de mouvement, ce qui n'est pas la même chose. Il demande aussi d'accepter l'ampleur de ce qu'on propose : la réorganisation partielle d'une société entière autour de la nourriture. Cette ampleur peut faire reculer même celui qui en a l'intuition.

Je ne reproche à personne d'avoir reculé. Le pas que je franchis ici a mis lui-même longtemps à se laisser franchir. Mais à un moment, il faut bien que quelqu'un le pose noir sur blanc, et accepte d'en discuter.

Les coopératives citoyennes.

Permagold en Saxe, depuis la fin des années 2010, mène une « transition agricole par la main des citoyens ». Coopérative d'utilité publique, quinze hectares cultivés en permaculture et agroforesterie, mise en réseau de fermes en Allemagne et en Europe. C'est probablement le projet le plus proche en esprit de ce qui est proposé ici : il ouvre la production à la participation citoyenne, et il l'ancre dans un cadre coopératif solide.

Ce que ce texte propose en plus, par rapport à cette famille.

Permagold et les coopératives proches ouvrent la production à la participation citoyenne, dans un cadre coopératif solide. C'est une avancée majeure. Ce qui reste à poser, c'est la mobilisation civile non plus comme adhésion à une coopérative mais comme pratique culturelle généralisée, au même titre que parler une langue ou utiliser le code de la route. La coopérative est une structure, le mouvement proposé ici est une culture.

Les mouvements de jardinage civil.

Incredible Edible (Royaume-Uni, 2008) a planté des fruits et légumes dans les espaces publics de villes entières et inspiré des centaines d'antennes

dans le monde. Transition Towns mobilise les communes autour de la résilience alimentaire. Les jardins ouvriers et les Victory Gardens du vingtième siècle ont prouvé qu'en temps de crise, des millions de personnes pouvaient cultiver. Cuba, après l'effondrement de l'URSS en 1991, a réorganisé en quelques années une part importante de son alimentation autour des jardins urbains.

Mais ces mouvements se sont essouffés ou n'ont tenu que sous contrainte historique majeure, guerres, effondrements. On peut légitimement demander : pourquoi ce que je propose ici tiendrait-il là où Incredible Edible, les Victory Gardens ou les jardins ouvriers se sont éteints sans rupture extérieure ? Je n'ai pas de garantie. Mais je vois trois différences structurelles. Premièrement, les mouvements précédents reposaient sur une élite engagée volontairement, pas sur une compétence sociétale partagée comme la lecture ou le calcul. C'est ce que l'analogie linguistique vise à changer, faire d'un comportement militant un comportement ordinaire. Deuxièmement, ces mouvements n'avaient pas l'outillage numérique contemporain de coordination, qui résout précisément les problèmes logistiques qui les épuisaient. Troisièmement, et c'est peut-être le plus important, ces mouvements ne disposaient pas du cadre conceptuel unifié, ni du renversement explicite produire facile et récolter difficile, qui change ce que les participants pensent faire en participant. Là où Incredible Edible offrait du bénévolat ponctuel, ce qui est proposé ici est une réorganisation de fond du rapport à la nourriture, qui s'inscrit dans le quotidien comme y est inscrit le fait de parler. Aucune de ces trois différences ne garantit le succès. Toutes les trois changent la nature du pari.

Ce que ce texte propose en plus, par rapport à cette famille.

Ces mouvements ont prouvé que la mobilisation civile autour de la nourriture est possible. Elle s'est faite, plusieurs fois, dans plusieurs pays. Ce qui reste à construire, c'est ce qui leur a manqué dans la durée : une approche élémentaire de ces pratiques, pour obtenir un ratio dépense d'énergie / production de nourriture explosif, un cadre conceptuel unifié, une infrastructure technique de coordination, et une articulation explicite avec les paysans comme partenaires-piliers plutôt que comme acteurs séparés.

Les cartographies collaboratives.

Falling Fruit, depuis 2013, cartographie aujourd'hui plus d'un million et demi de points de récolte accessibles dans les villes du monde, du simple arbre fruitier isolé au verger urbain, sans compter d'autres sources alimentaires comme les champignons. C'est une démonstration grandeur

nature de ce qui existe déjà, toute cette nourriture, déjà productive, déjà disponible, presque jamais récoltée. Le projet appelle d'ailleurs explicitement à la création de « food forests » urbaines.

Ce que ce texte propose en plus, par rapport à cette famille.

La cartographie démontre l'existant. Ce qui reste à organiser, c'est la formation des récolteurs et la transformation de la donnée cartographique en flux alimentaire effectif. Falling Fruit est probablement, à ce titre, l'embryon technique d'une partie du mouvement à venir, un outil mûr, qui n'attend qu'un cadre social pour se déployer pleinement.

Les forêts comestibles scolaires.

Shaome Cooperative en Géorgie, États-Unis, plante des forêts comestibles dans les écoles primaires sous l'objectif explicite de faire de la Géorgie le premier État américain à atteindre la sécurité alimentaire par l'éducation et le jardinage. C'est l'un des projets contemporains les plus proches en intuition de ce qui est proposé ici.

Ce que ce texte propose en plus, par rapport à cette famille.

L'école est un point d'entrée puissant. Ce qui reste à étendre, c'est l'apprentissage à l'ensemble du cycle de vie, pas seulement l'enfance, mais l'âge adulte, la vieillesse, le quotidien. Ce que la lecture est devenue pour la société moderne : un savoir partagé par tous, à tous les âges, dans tous les milieux.

La Grande Vision Alimentaire chinoise.

Depuis le milieu des années 2010, particulièrement formalisée depuis 2022, la République populaire de Chine a fait de la « grande vision alimentaire » (大食物观) une politique d'État. Le constat de départ est étrangement proche du nôtre : sortir de la dépendance à la monoculture céréalière, mobiliser tout le territoire, forêts, océans, prairies, sols microbiens, pour assurer la sécurité alimentaire d'une grande population. La méthode, en revanche, est inverse. Elle est pilotée d'en haut, industrielle, productiviste : aquaculture en haute mer, fermes verticales, viande synthétique, microalgues en bioréacteurs. La société civile y est passive, simple bénéficiaire d'un système de sécurité piloté par l'État.

Cette politique se traduit aujourd'hui par un déploiement technologique massif. La Chine compte plus de trois cent mille drones agricoles en service, soit le plus grand parc au monde, qui ont couvert plus de trente millions d'hectares de terres cultivées rien qu'en 2025. Le premier document politique annuel de 2026, qui fixe les priorités du pays, place

pour la première fois l'intelligence artificielle, les drones et les robots au centre de la stratégie agricole nationale. Dans le Xinjiang, un « super champ de coton » fonctionne déjà avec environ soixante-quinze pour cent d'opérations sans intervention humaine. À l'Université d'agriculture du sud de la Chine, une culture de riz a été menée intégralement par des machines intelligentes. Les robots inspectent les rizières, surveillent les ravageurs, identifient les maladies. Dans les élevages, des capteurs intelligents surveillent la biométrie des animaux. Dans les bassins d'aquaculture, des poissons-robots imitant thons et dauphins nagent parmi les vrais pour mesurer la santé du système. Des acteurs industriels comme Alibaba (« Agriculture Brain »), Huawei et DJI mènent la course. L'État chinois a établi à Pékin une trentaine de laboratoires d'innovation et d'informatique dédiés à l'agriculture intelligente. Les exportations chinoises de machines agricoles ont atteint près de dix milliards de dollars sur les six premiers mois de 2025, en hausse de plus de vingt-cinq pour cent.

Il faut nuancer ces chiffres. Une grande partie viennent de sources officielles chinoises, qui présentent toujours le tableau le plus avantageux. Le déploiement réel reste très inégal entre les fermes-vitrines technologiques et la masse des petites exploitations familiales. Mais même en retirant la part de communication politique, la tendance est claire et massive.

Ce tableau ne dit pas toute la réalité chinoise. Le pays compte aussi des millions de petits paysans qui pratiquent encore une agriculture traditionnelle, des potagers familiaux dans les villages, et des programmes d'agroforesterie locale. La Chine n'est pas monolithique, aucune nation ne l'est. Mais la direction politique dominante, celle qui est formalisée dans les documents centraux, financée massivement, médiatisée à l'échelle internationale, va clairement dans le sens d'une agriculture pilotée d'en haut par les machines et les algorithmes. C'est cette direction politique qui constitue la bifurcation civilisationnelle dont je parle, pas la totalité des pratiques sur le territoire chinois.

Le constat est commun. Les chemins sont opposés. Une démarche civile et naturelle, face à une politique d'État industrielle et automatisée. C'est probablement la plus grande bifurcation civilisationnelle silencieuse de notre époque autour de l'alimentation, et il est devenu probable que le monde finisse par devoir choisir.

Plusieurs travaux convergents méritent d'être signalés ici, en complément de ce qui précède. Aux États-Unis, Catherine Bukowski et John Munsell ont publié en 2018 « The Community Food Forest Handbook » chez Chelsea Green, qui traite explicitement de l'aspect civique des forêts comestibles

communautaires à partir d'enquêtes sur plus de vingt projets américains. En Allemagne, la ville d'Andernach mène depuis 2010 sa politique « Essbare Stadt » avec la fameuse devise « Pflücken erlaubt » (« cueillette autorisée ») sur ses espaces publics, démarche relayée au niveau européen par le réseau EdiCitNet financé par Horizon 2020. Aux États-Unis encore, le sociologue Thomas Lyson a posé dès 2004, dans « Civic Agriculture: Reconnecting Farm, Food and Community », l'agriculture comme un devoir civique de la communauté. En Allemagne et en Suisse, le mouvement Solidarische Landwirtschaft et son équivalent suisse Stadtwurzel font des citoyens des co-producteurs avec les paysans. Le concept anglo-saxon de « food literacy » s'appuie depuis quinze ans sur la même analogie avec l'alphabétisation que celle que je propose ici. En Italie, Stefano Mancuso et Carlo Petrini ont posé les piliers conceptuels du rapport société-plantes-alimentation comme bien commun.

Aucun de ces travaux, à ma connaissance, ne tient ensemble les six éléments précis que je propose, et notamment pas le renversement explicite « produire est facile, récolter est le vrai travail ». Mais tous y travaillent à leur manière, chacun avec sa langue, son cadre, son réseau. Ma contribution n'est donc pas d'avoir vu seul ce que personne n'aurait vu. Elle est plutôt de poser cette synthèse dans le monde francophone, avec un vocabulaire neuf, et de proposer à toutes ces initiatives qui avancent en parallèle de se connecter enfin entre elles, dans un débat public élargi. La conversation existe déjà, en plusieurs langues. Il manque, je crois, de la tenir ensemble.

Ce qui se dessine en creux.

Aucun des projets cités ne tient ensemble les six éléments suivants :

- l'imitation du cycle entier d'une forêt ;
- le renversement explicite produire facile / récolter difficile ;
- l'implication de toute la société civile, pas seulement des volontaires engagés ;
- l'analogie avec la langue maternelle ;
- les paysans pensés comme partenaires-piliers ;
- un cadre conceptuel unifié.

À ces six éléments s'ajoute, comme en section 6, l'outillage numérique contemporain, qui n'est pas un pilier conceptuel mais une fenêtre temporaire qui rend leur déploiement à grande échelle enfin réalisable.

Pris séparément, ces éléments existent quelque part dans le travail de praticiens, de mouvements ou de chercheurs sérieux. **Tenus ensemble dans cette articulation précise, ils dessinent une synthèse qui a très probablement été déjà pensée et discutée, mais à ma connaissance, n'a pas encore été formulée publiquement comme telle.** C'est cette synthèse que ce texte propose de poser, ouvertement, pour que la conversation puisse enfin avoir lieu.

9. Limites et chantiers ouverts

Ce modèle a des limites, des inconnues qui dépassent ce qu'une seule personne peut faire. Je peux peut-être contribuer à en résoudre certaines, mais je sais que les personnes qui pourront les surmonter existent. J'espère qu'elles se manifesteront.

Première limite. Je ne sais pas si la société est prête.

Tout ce qui précède repose sur l'idée qu'à un moment, par lassitude des guerres, de la politique, par fatigue des crises, par besoin de retrouver du sens et du lien, une part suffisante de gens soit prête à changer son rapport à la nourriture et au vivant en général. Je crois que cette fenêtre s'ouvre aujourd'hui. Mais je n'en suis pas certain. Personne ne peut forcer une époque à entendre ce qu'elle n'est pas prête à entendre. Peut-être devrions-nous descendre encore un peu. Si je me trompe sur le moment, le modèle restera minoritaire. Je l'assume.

Deuxième limite. Tous les projets ne réussissent pas.

Et je dois ajouter, parce que cela manque peut-être dans ce qui précède, que tous les projets nourriciers ne réussissent pas. Mais il faut bien distinguer deux choses, parce que cette distinction est centrale dans ce que je propose.

D'un côté, le système écologique lui-même. Un jardin-forêt ou une Edeneraie en pleine terre, installé par des praticiens compétents, ne peut pour ainsi dire pas échouer en tant que système vivant. Une fois en place, il se maintient seul, produit pendant des décennies, et même abandonné par les humains, il continue à produire pendant longtemps avant de devenir, le cas échéant, une forêt sauvage. Sur le plan écologique strict, l'échec est presque impossible quand l'imitation du vivant a été faite avec rigueur.

De l'autre côté, la dimension humaine. La récolte, la circulation, le partage, la transmission, la gouvernance collective autour du lieu. C'est là que se trouvent presque tous les échecs réels que j'ai pu observer. J'ai

connu de nombreux échecs personnels, dans mes propres tentatives de lancement collectif, dans certains projets associatifs qui se sont délités, dans certaines transmissions qui n'ont pas pris. Les écoles théoriques que j'ai testées pendant quinze ans avaient toutes leurs limites, et je n'en ai jusqu'à ce jour trouvé aucune qui tienne debout face à l'ampleur de la tâche. Le mouvement Incredible Edible lui-même a connu des essoufflements selon les villes. Mais ces échecs, sans exception à ma connaissance, ne sont pas des échecs du vivant. Ce sont des échecs de l'organisation humaine autour du vivant.

Cette distinction n'est pas un détail. Elle change tout. Elle explique pourquoi la mobilisation civile entière, et pas seulement quelques volontaires engagés, est centrale dans ce que je propose. C'est précisément quand cette mobilisation est faible que les projets s'effondrent. Quand elle est forte, l'abondance produite trouve preneur, circule, se partage, et le système entier devient résilient. C'est un sujet qui mérite à lui seul un texte dédié, que j'écrirai plus tard.

Durant mon expérience d'horticulteur-paysagiste indépendant, j'ai mis en pratique certains principes de la permaculture chez mes clients, parfois sans avoir une expérience encore suffisante, et donc avec des résultats mitigés ou décevants. Je me suis rendu compte que la transmission nécessite d'abord d'avoir une très solide expérience, et ensuite une capacité à transmettre, à être pédagogue. C'est l'une des principales causes d'échec dans de nombreux mouvements.

Au-delà de mes propres limites, j'ai identifié trois causes d'échec très concrètes dans ma pratique avec les clients, que beaucoup de praticiens reconnaîtront.

La première est esthétique. La majorité des gens veulent un jardin nourricier abondant, productif, vivant, mais ils n'acceptent pas le désordre apparent qui le rend possible. Ils veulent l'extérieur de leur jardin à l'image de l'intérieur de leur maison, propre, ordonné, lisse, net. Or un système qui imite le vivant ne ressemble pas à cela, surtout dans ses premières années. Il y a des herbes qui montent, des feuilles qui traînent, des bois morts qui restent au sol, des plantes qui se ressèment là où on ne les attend pas. Cette apparence est précisément la condition de l'abondance qui vient ensuite. Le conflit n'est pas avec la méthode, il est avec un conditionnement culturel profond qui associe la beauté d'un extérieur à la propreté d'un intérieur.

La deuxième est temporelle. Un jardin qui imite le vivant traverse une phase de chaos apparent pendant ses deux ou trois premières années, parfois davantage. Les plantes cherchent leur place, certaines

disparaissent, d'autres s'imposent, le système se cherche. C'est seulement après ces années que l'harmonie émerge, que les niches écologiques se stabilisent, que la beauté propre à ce type de lieu se révèle. Demander à un client d'accepter cette traversée, dans une époque qui exige des résultats immédiats, est plus difficile qu'il n'y paraît.

La troisième est sociologique. Le métier que j'exerce, et que des collègues exercent comme moi, n'est pas reconnu institutionnellement. Il n'y a pas de diplôme dédié, pas de fédération, pas de classification officielle. Cela génère un doute légitime chez le client. Si c'était si efficace, m'a-t-on dit, pourquoi les paysans, l'agriculture, la société entière ne l'adoptent-ils pas ? La question est juste. Une partie de la réponse est dans ce texte. L'autre partie tient au fait qu'une compétence nouvelle, tant qu'elle n'a pas été nommée, formée, certifiée, partagée, ressemble à une lubie individuelle. La permaculture l'a tenté, mais tant que la société entière ne reconnaît pas le travail, le travail ne peut pas s'installer pleinement, et chaque praticien doit convaincre seul ses clients un à un. C'est épuisant et c'est inefficace. Et c'est précisément l'une des choses que ce mouvement vise à changer.

J'ajoute enfin que j'ai réalisé le pouvoir qu'ont tous les horticulteurs-paysagistes en exercice. Si demain les particuliers ou les entreprises comprennent qu'ils peuvent payer leurs paysagistes pour créer ou entretenir un jardin qui nourrit, plutôt qu'un jardin qui est uniquement beau, cela pourrait changer beaucoup de choses rapidement.

Troisième limite. Les terres existent, mais elles appartiennent à quelqu'un.

La recomposition foncière à grande échelle demande les compétences de tous les acteurs de ce domaine. Je sais qu'il y a des friches, des terres agricoles épuisées, des espaces verts qui sont uniquement ornementaux. Je sais qu'elles pourraient devenir des Edeneraies. Même si j'ai des pistes, je ne sais pas comment cela se ferait concrètement sur le plan juridique, ni à quel rythme. La crise agricole en cours rend la conversion plausible, parce que beaucoup d'agriculteurs cherchent une issue qu'ils ne trouvent pas. Mais le travail concret avec eux, avec les collectivités, avec les pouvoirs publics, n'est pas commencé. Il devra l'être avec d'autres compétences que les miennes.

Quatrième limite. Les grandes villes denses.

Je travaille à mon échelle, sur des terrains que je connais. Comment nourrir Paris ou Berlin avec un modèle distribué est bien au-delà de ce que je peux penser seul. Mais là aussi, je sais que les personnes compétentes pour penser cela existent et j'ose croire qu'elles se manifesteront. Les

principes posés plus haut sont applicables, mais leur déploiement dans une grande métropole demande une réorganisation que je ne peux pas penser seul. Il faudra que des urbanistes, des paysans, des chercheurs, des élus et des praticiens expérimentés en systèmes nourriciers productifs travaillent de concert. Il faudra du temps. Plusieurs mois de concertation au moins.

Cinquième limite. Je ne sais pas encore exactement comment inclure ceux qui ne pourront pas y aller seuls.

Le modèle parle à toute la société civile. Mais il privilégiera spontanément ceux qui ont déjà du temps, un peu d'espace, de la mobilité. Les travailleurs précaires en horaires décalés, les personnes âgées isolées, les habitants des zones très denses, ne s'y mettront pas tout seuls. Il faudra des dispositifs spécifiques.

Je vois quelques pistes. J'ai travaillé pour des personnes handicapées ou à mobilité réduite, j'ai eu le temps de penser ce modèle selon leur réalité. Un fauteuil roulant électrique transporte dix à vingt kilos sans broncher, et si un fauteuil est nécessaire pour porter un corps, cela ne veut pas forcément dire que le cerveau ne fonctionne plus, bien au contraire. Les personnes âgées qui vont lentement ont le temps d'observer ce que des actifs pressés ne voient pas. Une mobilité réduite ne diminue ni la transmission de connaissance ni l'expérience. Ces gens ne sont pas des bénéficiaires à inclure dans un dispositif. Ce sont des acteurs avec des rôles propres, que d'autres ne peuvent pas tenir.

Mais la réorganisation des bâtiments urbains, des accès, la transformation des banlieues, des points de distribution de proximité et leur mise en cohérence, est un chantier que je ne peux évidemment pas mener seul.

Voilà ce que je vois comme limites et inconnues. Si quelqu'un voit autre chose, qu'il le dise. Cela fait partie du travail.

10. Ce qui se passe maintenant

Ce texte n'est ni un programme, ni un manifeste politique, ni une proposition de loi. C'est une mise en circulation publique d'un constat, d'une conséquence, et d'une synthèse qui n'avaient à ma connaissance pas encore été posés ensemble publiquement.

À partir de là, plusieurs choses peuvent arriver, et seront accueillies à mesure qu'elles viennent.

Premièrement, cette conversation peut commencer.

Pendant des décennies, le constat agronomique a été posé, vérifié, raffiné, transmis dans les cercles de praticiens. La conséquence sociétale, elle, a peu circulé. Si ce texte permet simplement que cette conversation ait lieu, entre praticiens, entre paysans, entre citoyens, entre élus, entre journalistes, entre familles, il aura fait son travail. La conversation est elle-même une forme d'action. Elle modifie ce qui est pensable.

Deuxièmement, des praticiens peuvent rejoindre, ou contester.

Toute personne qui a mené sérieusement le travail de terrain et qui souhaite contribuer, soutenir, contredire, prolonger, ou nuancer ce qui est posé ici est bienvenue. Pas pour adhérer à une cause, mais pour participer à la mise au point d'un savoir collectif qui ne peut pas se faire seul. Les principes de l'horticulture élémentaire ne seront pas définis par une personne. Ils le seront par le dialogue de ceux qui les pratiquent.

Troisièmement, des lieux témoins peuvent être créés.

Des Edeneraies, ou ce qu'on choisira d'appeler ainsi, peuvent être installées dans les semaines, mois ou années à venir, là où des praticiens, des propriétaires, des collectivités, ou des écoles le souhaitent. Pas comme des projets pilotes au sens administratif, mais comme des lieux qui rendent visible, à échelle humaine, ce que les mots ne peuvent pas dire seuls. Voir suffit souvent à comprendre. Une Edeneraie productive et accessible vaut plus, pour quelqu'un qui doute, que mille pages de texte.

Quatrièmement, des outils peuvent être construits.

Cartographies, formations, applications de coordination locale, ressources pédagogiques multilingues. L'outillage technique nécessaire à la mobilisation civile alimentaire existe partiellement aujourd'hui, dispersé. Le rassembler, le compléter, le rendre utilisable par tous est un chantier. Il s'engage avec ceux qui voudront s'y joindre.

Cinquièmement, et c'est probablement le plus important, ce mouvement n'est pas porté par une personne.

Je ne suis pas le porte-parole permanent de ce travail. J'en suis l'un des praticiens, parmi d'autres, et celui qui a accepté à un moment donné de poser publiquement ce qui ne l'avait pas encore été. Une fois cette mise en circulation faite, le mouvement appartient à ceux qui s'en saisissent. Aux paysans qui en ont l'intuition depuis longtemps. Aux praticiens qui ont fait le même cheminement. Aux citoyens qui sentent que quelque chose ne tourne plus rond dans la chaîne alimentaire industrielle. Aux jeunes qui

cherchent où mettre leurs mains et leur intelligence. Aux élus locaux qui voient leurs territoires se vider et leurs habitants s'appauvrir.

Mon rôle est de donner l'impulsion, pas de tenir la barre.

Pour finir.

Le constat est solide. Vingt-cinq ans de terrain, et des décennies d'observations convergentes par d'autres, le démontrent. La conséquence est arithmétique : si l'abondance est là, il faut des mains pour la prendre. La synthèse était à faire, elle est faite ici. Reste à savoir si elle entre dans la conversation publique, ou si elle reste dans le silence où ces choses se sont tenues jusqu'à présent.

Cela ne dépend plus de moi. Cela dépend de ce que chacun, en lisant ce texte, choisit d'en faire.

Si vous êtes praticien et que ce que vous avez lu correspond à ce que vous observez depuis des années : écrivez-moi, contactez-moi, contredisez-moi. La conversation est ouverte.

Si vous êtes paysan et que ce texte vous parle d'un travail que vous portez depuis longtemps sans le voir reconnu : prenez la parole. Ce mouvement est d'abord le vôtre.

Si vous êtes citoyen, jardinier ordinaire, journaliste ou simple lecteur, et que quelque chose dans ce texte vous a paru juste : parlez-en. C'est ainsi que les choses se mettent à exister.

On va jardiner le monde. Ce n'est ni un slogan, ni une formule jetée en l'air. C'est ce qui suit naturellement ce qui précède.

Charles Monvoisin

Mai 2026